

Sommaire

	Pages
<i>Les fourmis</i>	4
<i>Forum — Mission</i>	
• Qui nous écouterà ? jeunes en L.E.P.	7
• La classe ouvrière démobilisée... allons donc !	11
• A l'heure du « mégamort »	14
• Rayons de soleil en terre de souffrance Favellas au Brésil	18
• Solidarité à plusieurs faces Bâtiment et Travaux Publics	22
• Une passion pour l'homme, une passion pour l'Eglise. Jeunes en formation	26
• Sérénité... et que vive l'Evangile ! Andalousie	33
• La Mission, Réflexions - Recherches Jean-Marie Ploux	38
<i>Il y a toujours du neuf en avant des hommes de foi</i> Eric Brauns	57
<i>Informations — actualités</i> Bernard Boudouresques	67

LES FOURMIS

Comme une fourmilière,
trainant leur fardeau
et leurs aspirations,
subissant le poids
de ce qu'ils portent en eux
s'en vont les saisonniers.

Plutôt petits et bien bruns
avec leur accent du midi
ils remplissent les gares
et les compartiments
de rires, de chansons
ou de plaintes résignées
car ils quittent
ce qui n'est pas à eux
mais devrait l'être :
la terre
sans maître ni propriétaire.

Fourmis d'été
à la recherche
du pain pour l'hiver
errant
mendiant
suppliant
pour ce qui toujours fut un droit :
le travail
le salaire du jour
et vivre parmi les nôtres.

Dieu !
Pourquoi gardes-tu le silence ?
Dieu !
prends la parole,
anime notre courage
jusqu'à ce que bondissent les morts ;
Ne vois-tu pas que les « vivants »
nous dévorent
comme des charognards ?

Viens donc avec les fourmis,
cesse de sentir l'encens,
parcours notre chemin
car tu as été des nôtres.

Si la vie est une pérégrination,
nous autres, nous en savons quelque chose ;
n'oublie pas où nous sommes :
sur n'importe quel chemin
sur n'importe quel sentier
dans n'importe que travail ou sort
car nous sommes...
saisonniers.

Vendange 83

Esteban Tabares *

* Prêtre andalou qui accompagne ses compatriotes en France et fait les vendanges avec eux.

FORUM-MISSION

Fontenay-sous-Bois

29-31 Juillet 1983

Pendant trois jours, cet été, 180 délégués de la Mission de France, de l'Association, des Equipes féminines d'Ivry, des E.R.E.M. (équipes de recherches et d'engagements missionnaires) se sont réunis pour mettre en commun leurs découvertes et leurs compréhensions de l'annonce de l'Evangile aujourd'hui. Dans son numéro 102, la Lettre aux Communautés (p. 57-59) donnait les premiers échos de ce Forum et évoquait les moments forts de la rencontre. Maintenant le Comité de rédaction voudrait mettre à la disposition des lecteurs les fruits de ce rassemblement.

Rappelons tout d'abord que ce week-end n'était pas d'abord une session théologique sur la Mission, ni une Assemblée générale avec vote à la clé. Ce fut une halte-partage où à partir de situations très diverses, en France et ailleurs, nous avons communiqué et échangé nos « expériences apostoliques ». Le Comité de rédaction se trouvant devant un volumineux document de deux cents pages est bien obligé de faire une sélection dont il assume la responsabilité.

Nous avons voulu dans un premier temps « recevoir le monde en pleine figure », c'est là que résonnent les multiples appels de la Bonne Nouvelle. « Comment le message de l'Evangile nous interroge-t-il dans les faits de société dont nous sommes les témoins directs ou plus loin-

tains ? ». Telle est la préoccupation essentielle du groupe E.R.E.M. De leur côté les Equipes féminines d'Ivry se posent comme priorité de « rejoindre les chemins d'espérance tracés par des hommes qui ne croient pas en Jésus Christ ». Ces femmes ont consacré leur vie à cette urgence. Sans faire parler d'elles, elles sont encore au bout de trente ans fidèles au poste.

Pour se mettre à l'écoute des hommes, les flashes d'ouverture se sont fait l'écho de ce que vivent et de ce que sont les jeunes en lycées d'enseignements professionnels (L.E.P.), de la vie quotidienne en favela brésilienne, de la situation actuelle de la classe ouvrière, du surarmement mondial et du défi de la paix à construire, de ce qu'implique la rencontre de l'autre en Afrique. Ces brèves présentations ne sont pas le résultat d'enquêtes sociologiques. Ce sont les cris entendus par des hommes et des femmes de terrain au cours d'une longue histoire.

Sans abandonner la réalité humaine, mais au contraire, à partir d'enracinements bien précis, que ce soit en Andalousie, sur les chantiers de bâtiments en France ou au Tiers Monde, dans la salle des machines d'un bateau, d'autres témoignages balisent les sentiers d'une proposition de l'Evangile.

Jean-Marie PLOUX avait pour tâche d'apporter des éléments de réflexion sur le contenu, les appels, les exigences de la Mission aujourd'hui. Il s'est inscrit dans la dynamique de la rencontre. D'entrée de jeu, il décrit le lieu d'où il parle, « quelque part entre Tarsis et Ninive », du Caire, de l'Egypte, ce pays aux milles contrastes. Il met en relief d'une façon originale que la Mission, c'est la démarche de Jésus : « partir, sortir, répondre à un appel du dehors ». La Mission, c'est tenter de devenir des hommes de plusieurs cultures. Ce bilinguisme n'est pas synonyme de double langage. Il s'apprend et se reçoit comme un don, comme une découverte.

Qui

nous Jeunes en L.E.P.

écouterà?

Olivier, 18 ans, est en section ajustage. L'accession à sa majorité déclenche tout : il abandonne le L.E.P., deux mois avant le C.A.P., et quitte sa famille pour s'installer chez un copain. « Avec ou sans C.A.P., de toute façon, c'est pareil » dit-il ; puis, parlant de son père, qui vient d'être licencié : « Si c'est pour en arriver là, à son âge, je ne vois pas pourquoi je me casserais la tête ».

Thierry, 17 ans. Il était en seconde année d'électricité quand il nous a annoncé, en février dernier, qu'il allait partir à l'école des Mousses. « Je ne fais rien de bon. Je veux autre chose que les H.L.M. et les tours », nous disait-il.

Abandonner le L.E.P. ...De telles décisions ont souvent des racines profondes. « L'aîné a bien eu son C.A.P. On était fier... Mais il n'a pas de boulot pour autant... Alors l'école, à quoi ça sert ? Si les petits veulent rester à la maison, je ne les force plus ». Ou encore : « Mon mari, c'est un bon mari... mais vous savez ce que c'est, il est maçon. La soir, souvent, il a bu un petit coup... alors les gosses, il vaut mieux qu'ils se taisent... ou qu'ils sortent traîner sur le parking ».

Difficultés économiques, difficultés familiales entraînent souvent des échecs scolaires avec ce qui en résulte au moment de l'orientation professionnelle : des désirs non pris en compte et l'impression d'être des bouche-trous : Philippe serait intéressé par une formation mécanique-auto et il se retrouve en serrurerie : Yvette voulait s'occuper d'enfants elle est mise en section « collectivités locales » pour apprendre à faire des ménages. Yannick, 15 ans : A la fin de sa quatrième, il a été orienté vers une formation de carrossier : un mi-temps à l'école, un mi-temps dans un grand garage. Huit mois plus tard, il veut partir faire autre chose. « Une vraie formation », dit-il.

Il y a différents niveaux dans les L.E.P., et tous les C.A.P. ne sont pas reconnus de la même manière. Il reste cependant un dénominateur commun : les gars et les filles qui les fréquentent viennent la plupart du temps, des milieux les plus défavorisés.

Un enfant de Vitry a de grosses difficultés scolaires ; il devrait entrer dans une classe spécialisée. A cette nouvelle, sa mère s'écrie « de toute façon, mon mari était le dernier à l'école, j'étais la dernière, maintenant on n'a pas de boulot, on habite ici, dans cette cité pourrie... Pas de raison que ça s'arrête ». N'est-ce pas révélateur d'une escalade de pauvreté ?

Ces gars et filles des L.E.P. qui sont-ils ?

● Vous les trouverez le midi dans les café, aux alentours de leurs bahuts... Ils aiment bien les « lieux chauds », pour des retrouvailles faciles autour d'un flipper, d'un verre ; avec un fond musical. On parle assez peu, on évoque juste quelques événements : actualités, sports, une histoire avec un prof, sa dernière conquête féminine... Sur le quartier, ils se retrouvent avec les autres copains, eux aussi en L.E.P. Il y a peu d'isolés. La bande, c'est vital. Le prolongement des rencontres au café, c'est la boum organisée par le groupe : jeux de lumière, sono avec décibels au maximum, alcools... On ne danse pas, sinon tout seul parfois. On ne parle pas non plus, (on ne peut pas s'entendre...) : Mais on est là, ensemble ; et chacun poursuit son rêve.

● Leur passion : les radios libres. Ils connaissent bien les évolutions de certaines d'entre elles, leurs déboires, leur réussites également. Ils les soutiennent : ils téléphonent aux animateurs, donnent leurs avis, interviennent dans les émissions... toujours par téléphone, parce qu'ils n'aiment pas écrire. Ils écoutent surtout les programmations musicales : par exemple le profil d'un chanteur ou celui d'un groupe, retracé par ses succès. Ils demandent alors, pour les enregistrer, que passent sur l'antenne des œuvres qu'ils n'ont pu se procurer, parce que souvent trop anciennes. La télévision compte aussi pour eux ; mais ils regardent surtout les feuilletons et les films.

● Très réceptifs à l'image, la publicité a un gros impact sur eux : ils s'identifient plus ou moins à un type d'homme présenté (par exemple le cow-boy de certaines marques de cigarettes) ; ils réagissent contre un mo-

dèle social suggéré, parce qu'il leur fait sentir la précarité de leurs propres insertions... Quand ils perçoivent l'agression des spots, ils protestent avec vivacité : « Moi, je suis bien libre de faire ce que je veux ». Expression d'une liberté à fleur de peau.

● Bon gré, mal gré, le conditionnement est là : ils sont séduits par la société de consommation. Malgré leurs faibles revenus, le « mob » ou la moto sont importantes. Pour se déplacer ; et surtout pour se distinguer. Souvent la machine est ancienne ; alors ils la trafiquent ; pour activer le moteur ils font des mélanges de carburants... Mini-chaîne, magnétophone, walkman... chacun veut en meubler son univers. Pour les acheter, ils essaient de trouver des petits boulots (distributions de prospectus publicitaires, etc.). Certains ne mangent pas à la cantine. Ils préfèrent un casse-croûte au café du coin pour économiser sur l'argent donné par les parents. D'autres enfin se font la main dans le supermarché du quartier : on « chourave » comme ils disent. C'est émoustillant, c'est à qui sortira la plus grosse pièce... C'est aussi une forme de rite initiatique pour entrer dans le groupe ou y être pleinement reconnu.

● Dans la bande, ils parlent peu de leur avenir. Cela veut-il dire qu'ils s'en moquent ? Pas du tout ! Problème crucial, ils n'en parlent qu'à deux ou trois, entre meilleurs copains. L'avenir fait peur.

Ils ont l'impression de vivre sur une poudrière : surarmement, conflits armés incessants, « Tout va péter un jour ou l'autre », disent-ils. Ils se sentent pris dans les rouages d'une machine, celle qui les a coincés dans un type de formation qu'ils n'ont pas choisi. Ils se trouvent démunis, sans prise solide sur la réalité. C'est pourquoi d'une façon globale ils rejettent les activités militantes : les hommes politiques « tous des charlots ».

L'incertitude de leur avenir professionnel les rend amers. Se manifestent alors un désir de fuite, d'évasion ; celui d'une vie au jour le jour, menant parfois à la drogue. La violence leur sert parfois de langage pour manifester qu'ils existent. D'une façon moins extrême, le masque à la fois moqueur et agressif qu'ils se sont composé les empêche d'être eux-mêmes et de s'exprimer véritablement. Tout cela les enferme dans le tout petit champ de communication réelle avec leurs intimes : un ou deux copains, leurs parents quelques fois.

Alors, que faire ?

« Personne ne nous comprend » disent-ils. Leur véritable requête semble être plutôt : « Qui donc nous écouterait ? Qui nous prendra en compte et s'intéressera à nous ? ». Interpellés par ces gars et filles qui vivent à deux pas de chez nous, tournent en rond sur les plaques de béton, entre les tours gigantesques de la grande ville ou dans les squares des cités H.L.M. de banlieue, nous tentons la rencontre.

C'est ainsi que sont nés des « lieux d'accueil » : lieux d'écoute, lieux d'échanges, de communications, de rencontres authentiques. Vaste chantier, toujours en construction.

Les tracts distribués à la sortie des cours ont fait connaître l'existence du lieu d'accueil proche du L.E.P. qui propose par exemple une pause-café, le midi. Quelques gars viennent. Méfiants, ils parlent peu. Se sentent écoutés, ils s'enhardissent et se mettent à raconter la vie au L.E.P. Au fur et à mesure, ils se dévoilent, amènent de nouveaux copains, s'approprient le local. Un local c'est très important pour eux : s'y sentir à l'aise, le décorer par un poster ou un dessin, y être chez soi... Parce que la tentation est toujours de recréer un « lieu chaud », refermé sur lui-même, les animateurs doivent conserver le souci d'un accueil tous azimuts, l'objectif étant toujours celui du dialogue, d'une écoute, respectueuse en étant les uns et les autres pleinement soi-même.

Un « lieu d'accueil », ce n'est ni un club de jeunes, ni une aumônerie au sens classique : c'est un « lieu » pour la rencontre et la communication. Bien longtemps après les premiers contacts les jeunes posent à l'animateur des questions de ce genre : « Toi, qui es-tu ? Pourquoi fais-tu cela ? ».

La classe ouvrière démobilisée...

***allons
donc !***

Il y a vingt cinq ou trente ans, pour un certain nombre d'entre nous, la classe ouvrière a été le terreau de notre mission. Elle continue à être le « pays », le peuple où nous vivons, au jour le jour, des événements importants. Le mouvement ouvrier français est parcouru de « courants de pensée » divers et divergents. Soyons-en conscients. Nos réflexions et nos réactions n'en sont pas exemptes. De ce fait, le témoignage de nos différents cheminements n'est ni statique, ni figé, ni complet, ni surtout directif. Au risque d'être schématique, nous relevons quelques aspects actuels de la classe ouvrière française.

La classe ouvrière française de 1983, comme toutes les classes ouvrières du monde, est très fortement marquée par les graves conséquences du capitalisme international. La première de ces conséquences, la plus marquante, est le chômage. Avec lui, c'est un lot de misère, d'incertitude, de désarroi et de démobilisation ; situations d'autant plus ressenties qu'elles viennent à la suite d'une période de croissance relativement forte.

Dans les entreprises où nous travaillons, dans nos lieux d'habitation, nous avons tous vécu, parfois dans notre propre chair, l'insécurité de l'emploi, les licenciements, le chômage, la lutte pour la défense de l'emploi, l'avenir des enfants, etc. Aujourd'hui, chaque famille de la classe ouvrière est affrontée à ces réalités. La crise n'épargne personne.

Depuis des années, des travailleurs de grandes, moyennes ou petites entreprises refusent le chômage comme une fatalité. Ils combattent avec persévérance, parfois même avec dureté, pour une politique de l'emploi. Leurs luttes n'ont pas toujours été payantes dans l'immédiat. Elles ont cependant conduit les pouvoirs publics à définir aujourd'hui l'emploi comme l'une des préoccupations prioritaires de notre pays. Ainsi connaît-on actuellement un ralentissement certain de la progression du chômage.

Si de nombreux travailleurs sont aujourd'hui dans des situations dramatiques, pour nous ceci provient d'un capitalisme qui se modernise, se restructure, et dont le seul objectif demeure toujours le profit ; un profit qu'il développe en allant chercher une main d'œuvre dans les pays où celle-ci est plus facilement exploitable. Ainsi, les travailleurs immigrés sont devenus, avec beaucoup de travailleurs français, les victimes privilégiées du capitalisme. Tandis qu'ils étaient, en période de croissance, facilement intégrés comme facteurs de production, ils sont devenus, en période de crise, les boucs-émissaires et ils subissent tout le climat de racisme que nous connaissons surtout depuis plusieurs mois.

Tous les jours, il est question de délinquance, de désespoir, de violence, etc. Ce sont les appendices inévitables et entretenus de cette situation. Parler alors de crise de civilisation relève d'une vision des choses un peu simpliste. Nous pensons qu'il s'agit davantage d'une crise du capitalisme dans son « vouloir survivre » à tout prix.

Depuis une trentaine d'années, tout a été fait pour que la classe ouvrière prenne goût à ce qu'on appelle communément « civilisation de consommation » et qui n'est, selon nous, qu'une civilisation de profit maximum. Ainsi a-t-on essayé de « chloroformer » l'ensemble des travailleurs et de faire d'eux de simples consommateurs à tous les niveaux : qu'ils réagissent le moins possible ; qu'ils délèguent leurs pouvoirs à d'autres, instances politiques, instances économiques, y compris instances syndicales.

Cette délégation de pouvoir quasi imposée à la classe ouvrière suscite des appréciations diverses allant toutes dans le même sens : manque de militantisme ; désaffection de l'engagement politique, social, syndical ; laisser-aller dans une véritable prise en charge des intérêts personnels et collectifs, etc. Dans nos organisations, nous avons peut-être été parfois responsables d'un tel état de faits...

Nous ne pouvons pas oublier pour autant que cette « démobilisation » est, avec la casse des entreprises, le fait des opérations menées par la droite. Plus que jamais, il est indispensable de redonner vigueur à la prise en main, par les travailleurs eux-mêmes, de leurs propres responsabilités. Le militantisme n'est pas quelque chose de désuet.

Nous entendons souvent dire que la lutte des classes est dépassée, de nouvelles catégories sociales étant apparues et ne faisant pas partie de la classe ouvrière, etc. Certains vont même jusqu'à affirmer qu'il n'y a plus de classe ouvrière. Ces réactions nous paraissent rapides et quelque peu simplistes.

Depuis un peu plus de deux ans, la classe ouvrière française — et avec elle, d'autres couches de la population — a contribué à l'établissement d'un régime plus démocratique dans lequel la responsabilité individuelle et collective est restituée. Certes, tous n'ont pas encore conscience de ce qu'implique un tel changement ; mais tous le voulaient. Les travailleurs ont acquis de nouveaux droits. Ils sont davantage parties-prenantes. Evidemment, habitués à une certaine inertie, tous ne sont pas encore conscients des possibilités offertes.

Pendant ce temps, la classe des patrons, tout en affirmant l'inexistence de la lutte de classe, veut tenir le haut du pavé : elle manifeste dans la rue, elle fait le blocus des investissements, elle s'emploie à abolir les réformes, elle refuse d'appliquer la nouvelle législation du travail... Quoi d'étonnant à ce que le parti communiste soit alors la cible privilégiée, l'ennemi à abattre, lui qui est porteur d'un autre type de société !

Pour nous, la lutte des classes est toujours d'actualité. De nombreux camarades disent qu'ils ne l'ont jamais autant ressentie et c'est bien ainsi que nous voyons les choses, nous aussi.

La classe ouvrière évolue et se transforme (cadres, techniciens, tertiaire, jeunes, femmes, etc.), mais au fond d'elle-même et dans ses réactions profondes, elle reste fidèle à un idéal révolutionnaire, à une volonté de liberté, à un désir de prendre véritablement en main ses responsabilités. Elle sait se mobiliser. Dans de nombreuses circonstances récentes, elle a clairement manifesté qu'elle n'a rien perdu de sa combativité.

Elle reste ouverte au socialisme. Mais, il lui apparaît que, dans une telle perspective, rien n'est figé : il y a place pour de nouvelles inventions. Certains voudraient évidemment que les avancées soient plus rapides. Voilà qui explique les déceptions qui s'expriment d'une manière ou d'une autre, depuis quelques mois.

Disons enfin que divers aspects contradictoires apparaissent aujourd'hui dans la classe ouvrière. Les réalités elles-mêmes sont contradictoires. Tout n'est pas tout blanc ou tout noir. C'est dans une marche cahotante que se construit la classe ouvrière. Pour notre part, nous sommes attentifs à ne pas simplifier les diverses questions engendrées dans la situation présente : crise économique aux dimensions internationales, gouvernement de gauche, etc. Cependant, une réalité demeure : la lutte de classe et la lutte de la classe ouvrière. C'est là que nous sommes engagés.

A l'heure

du " méga- mort "

Nous sommes réunis dans ce « Forum », pour partager toutes les significations que nous mettons sous les mots : « Mission aujourd'hui », « Annonce de l'Evangile », « Actualité de la Bonne Nouvelle »... Je souhaite que nous le vivions, branchés sur tous les problèmes vitaux qui se posent à l'humanité. Le « phénomène humain », selon l'expression de Teilhard, s'est structuré tout au long de son histoire ; il a acquis de nouvelles dimensions dont certaines n'auront d'effets qu'à long terme. Il en est ainsi de la révolution technologique mondiale : micro-informatique, bureaucratie, robotique, « machines intelligentes », biotechnologie, mutations génétiques,... L'homme est contraint de repenser la signification du travail, ses modes de relation avec les autres...

Je me centrerai sur une autre dimension du changement radical que nous devons tous obligatoirement opérer. A-t-on assez réalisé que, depuis Hiroshima et Nagasaki, le monde est menacé de destruction ? Avec la croissance multiforme, quantitative et qualitative, des armements mondiaux, une guerre nucléaire peut mettre en cause la possibilité de vivre sur notre planète.

Je donnerai d'abord une courte information sur cette course aux armements, qui doit être comme une toile de fond à tout ce que nous dirons. Devant la dynamique (développement) d'un tel phénomène, nous devons nous « convertir », et changer nos modes de pensée, et remettre en cause notre style de vie, notre théologie, notre idéal de sainteté...

Nous vivons sur une poudrière. Des dangers d'effondrement se profilent à l'horizon :

- L'équivalent de la puissance explosive nucléaire mondiale est de 3 à 10 tonnes de T.N.T. par habitant de la terre.
- Les U.S.A. et l'U.R.S.S. peuvent se « super-tuer » (se détruire dix à quinze fois de suite).
- Tout habitant de la terre peut être atteint par un missile intercontinental. Il n'y a plus de pays neutre.
- Il n'y a aucune protection civile efficace à une guerre nucléaire « Les survivants envieraient les morts... ».

Nos énergies intellectuelles, nos investissements budgétaires sont d'abord mobilisés pour faire de notre monde un gigantesque arsenal, une forteresse vouée à la régression et à l'implosion :

- Dans le monde 500 000 chercheurs et techniciens inventent de nouvelles armes, surtout dans le domaine spatial, chimique et climatique.
- Les stratégies militaires comptent les victimes d'une attaque nucléaire par millions. Ils ont dû utiliser une nouvelle unité : le « mégamort » (un million de morts).
- Les dépenses militaires mondiales sont de l'ordre de 12 milliards de francs par jour !!!
- Le budget mondial consacré à la défense est deux fois plus élevé que celui consacré à l'agriculture.
- Le coût d'un sous-marin nucléaire moderne U.S.A., le Trident, (24 fusées avec chacune 10 têtes, soit 240 objectifs différents) est plus élevé que le budget cumulé de la F.A.O. de 1945 à 1981.

Malgré le risque de mener toute la planète au drame, malgré la préoccupation dominante d'une guerre nucléaire, les relations internationales piétinent, les négociations s'enlisent et chaque nation fait de la surenchère pour sa propre sécurité :

- En deux ans, aux U.S.A., 151 fausses alertes d'ordinateurs !!
- Aucun véritable accord de désarmement : les accords signés ne portent que sur des limitations quantitatives ; pas de diminution des stocks.
- Le Tiers Monde a le taux de croissance des dépenses militaires le plus élevé. Il commence à faire concurrence aux pays industrialisés pour la vente d'armes !
- La France participe à cette course, en augmentant sans relâche la puissance de sa force de dissuasion nucléaire stratégique et tactique ; en mettant au point de nouveaux missiles et de nouvelles bombes, comme la bombe à neutrons. Elle veut absolument garder une des premières places dans le commerce des armes. Et, quand de nouveaux crédits militaires sont accordés dans notre pays, on voit l'unanimité se faire à la Chambre des Députés ; on se réjouit dans certaines usines, et même

chez des syndicats. On pense encore que ces commandes de matériel de guerre sont les meilleurs moyens d'assurer l'emploi !!

Je ne prolonge pas cette liste, car tout le temps du Forum pourrait se passer à s'informer et à discuter de cette question.

Interrogeons-nous sur cette réalité : notre réflexion, notre militance, notre solidarité avec le Tiers Monde, nos engagements, notre parole, ne sont-ils pas trop vécus comme si rien d'essentiel ne s'était passé au Japon en Août 1945 ? Nous refoulons trop facilement les images du champignon atomique !!!

L'humanité court maintenant le risque d'une disparition totale. Nous devons alors chercher les chemins qui mènent à sa survie. On doit tout repenser ; la notion même de guerre est en crise, ainsi que les mécanismes de sa préparation et de son fonctionnement. Que de mots à repenser : sécurité, indépendance, défense nationale... !!! En plaçant les hommes devant la possibilité d'auto-destruction par le feu nucléaire, la guerre n'a plus aucun sens. Elle ne sauve plus rien, même pas l'idéal que l'on veut préserver. Car, avec une guerre nucléaire, la mort de l'autre engendre aussi ma propre mort.

On pourrait aussi passer de longues heures à discuter, pour savoir, si, en France, il est mieux de participer au rassemblement de Vincennes ou bien de soutenir celui du Larzac. Est-il plus utile d'aller au rassemblement international pour la Paix à Prague, ou à celui de Berlin-Ouest ? Y a-t-il d'un côté les réalistes, et de l'autre les naïfs pacifistes ?... Mais aujourd'hui, dans ce Forum, il est plus urgent de s'interroger sur la manière dont notre vie personnelle et collective construit un chemin vers la Paix. Dans notre vie quotidienne, poussons-nous les hommes à se réveiller, à inventer et créer des chemins d'espérance ?

Parler « d'être avec », « d'entrer en réciprocité », de « solidarité avec le Tiers Monde », à quoi bon si nous restons silencieux, passifs ou inopérants devant le suicide inconscient de notre planète ?

Je lisais ces jours-ci le dernier ouvrage de Samuel Pizar : « La Ressource humaine ». Cet auteur est devenu, à cinquante ans, écrivain et avocat international. Juif-Polonais, à quatorze ans, il sortait des camps de la mort, celui d'Auschwitz. Après la guerre, seul survivant de sa famille en Europe, il rejoint une lointaine parenté en Australie. La tuberculose le frappe... il résiste : « Je n'étais pas, dit-il, sorti d'Auschwitz, pour venir bêtement mourir dans un lit ! ». Citoyen américain depuis 1966, il explique sans relâche qu'à l'Ouest comme à l'Est, il ne faut pas désespérer de

l'homme. Son premier best-seller porte un titre significatif : « Le sang et l'espoir ». Dans « la Ressource humaine », il analyse les conséquences des changements technologiques actuels ; il montre que, si l'univers est balayé par des rafales dont la violence échappe à l'homme, la survie d'un peuple comme celle d'un individu est tout entière en lui : elle est dans sa capacité d'endurance, d'adaptation et de création. Et cette richesse humaine est sans limite.

Dans un chapitre sur la course aux armements intitulé « La machine infernale », Samuel Pisar dit notamment :

« Je ne suis pas en train de transmettre des messages sur la fin du monde. Car de tout mon être, je sais que nous n'y sommes pas encore condamnés. Face aux effroyables perspectives que les simplismes ou ignorances politiques de tous bords ouvrent devant nos yeux, la catastrophe future continue d'hésiter, elle semble piétiner et attendre un peu comme un somnambule sur un toit. Il faut être avec elle, délicatement, attentivement, perpétuellement, prêt à chaque instant au geste, à l'idée, à l'impulsion qui donnera encore un répit jusqu'à la victoire des forces de vie, aujourd'hui encore si faibles, éparpillées, négligées et comme inavouables ».

Nous, croyants au Christ Ressuscité, nous avons ; si nous retrouvons la force de l'Evangile, les éléments moteurs de cette force de vie.

Jésus a vécu toutes les dimensions de l'homme, avec ses interrogations et ses difficultés. Pour signifier le salut, il n'a pas hésité à casser des habitudes, des systèmes, des engrenages. Il a inventé les chemins de libération pour supprimer tout ce qui mène à la mort. Alors, retournons-nous vers Jésus Christ, l'Alpha et l'Oméga.

L'attitude de Jésus n'a pas été de raisonner, de tergiverser, d'analyser en permanence ; elle nous a montré une ligne à suivre, indiquant que le salut et le Royaume étaient au-delà de tous les actes raisonnables, et que le respect de l'univers, de l'homme, étaient les valeurs essentielles. Que, devant la course aux armements, notre Parole, soit un phare, un signe d'espérance : quelle n'épouse pas les stratégies raisonnables et fades des experts militaires !!!

En conclusion, que notre réflexion, au cours de ce Forum, s'enracine dans les problèmes radicaux de notre époque, et qu'elle nous situe dans une dynamique prophétique. Recentrons-nous toujours sur l'axe Christique dont parle Teilhard : « Le Christ, axe et sommet d'une maturation universelle », qui nous libérera de cette pesanteur qui nous attire en permanence vers la destruction plus que vers l'amour.

Rayons Favellas au Brésil

de soleil en terre de souffrance

Voici en quelques mots un aperçu de notre vie au Brésil. Nous sommes trois prêtres français : Yves BOUYER, François LEWDEN et moi-même à habiter dans une favella à 20 km de Belo Horizonte. La population est parmi la plus pauvre du Brésil et dans le quotidien nous percevons le sort fait à ces hommes, ces femmes, ces enfants mis au ban de la société par un système économique venu d'Occident faisant peu de cas de la personne humaine.

Le Brésil, septième puissance mondiale possède un sous-sol aux richesses fabuleuses (cf. le projet Carajas) et c'est pourtant le pays d'Amérique latine où les enfants sont les plus nombreux à souffrir de dénutrition : 12 millions sur une population de 120 millions d'habitants. Chaque jour 1 000 enfants meurent avant l'âge de 1 an pour cause de dénutrition.

Pays aux immenses étendues, mais où les terres non cultivées sont entourées de barbelés par les spéculateurs, tandis que des milliers de petits paysans viennent s'entasser dans les favellas faute d'un lopin de terre pour vivre.

La société du Brésil dans son organisation sociale, reflète cette disparité entre riches et pauvres. Arrivant en plein centre de Belo Horizonte le touriste peut se faire illusion. Il aura de la peine à traverser les rues tellement la circulation est dense. Les hôtels climatisés dotés du plus grand confort côtoient les banques dont les bâtiments de 15 à 20 étages défient les architectures les plus modernes.

Les derniers produits de luxe sont vendus dans les magasins spécialisés. Seul, peut-être, le nombre de policiers casqués et armés faisant les cents pas sur le trottoir pourra paraître étrange.

Mais pour rencontrer le peuple du Brésil, il faut s'écarter de ces centres-villes, faire cinq, dix, vingt kilomètres et entrer dans les favellas.

Nous avons bâti notre maison au milieu de ces gens des favellas, buvant l'eau du puits plus ou moins douteuse, essayant de ne pas trop dépasser le régime alimentaire de nos voisins dont la nourriture consiste en beaucoup de riz et un peu d'haricots secs. Si nous voulons être admis, bien qu'étrangers, il fallait nous laisser connaître, tenant la porte ouverte à qui veut entrer. C'était donc voir arriver les gosses du quartier, assister à nos repas les yeux ronds, le ventre ballonné par la faim.

A la favella, la misère guette celui ou celle qui fait le moindre faux-pas ou le mal chanceux, misère cachée, car chacun garde sa fierté. Les rapports humains sont très durs, mais personne n'est mort de faim dans la favella : il y a toujours les voisins : ils savent ce que c'est et ils partagent le peu qu'ils ont pour permettre à de plus malheureux de tenir à la vie par un fil.

Le chômage prolongé tourne au drame. Il signifie : des mères de famille abandonnées par leur mari. Il est parti chercher du travail de plus en plus loin et puis finalement il n'est plus rentré à la maison.

Magali, notre amie, sans mari depuis des années, a fini par craquer et s'est mise à boire. Malade, elle vit avec ses trois petits dans une baraque d'une seule pièce au sol de terre battue. Sa grande fille de dix-sept ans travaille comme domestique. Peu payée, elle ne rentre pas toujours à la maison. Dans de telle situation, la prostitution devient un moyen comme un autre de s'en sortir.

Durwal, lui, a débarqué un jour dans la favella avec sa femme et ses quatre petits enfants. Pour toute maison, il avait une toile de plastique tendue sur quatre piquets. Je l'ai rencontré regardant les étoiles, peut-être attendait-il l'aide de Dieu ? On s'est arrangé pour lui construire une baraque en dur, mais sa vie ne s'est pas améliorée pour autant. A nouveau enceinte, sa femme est venue frapper à notre porte pour demander de l'argent afin de prendre le bus et conduire son plus jeune enfant malade à l'hôpital. Là, on le prendra en pension quelques jours, nourris à peu près bien, plus rendu à sa famille, et recommencera le cycle de la dénutrition.

C'est Raimundo qui nous a présenté son enfant dont le corps n'était plus qu'un squelette. Peu après il devait mourir dans les bras de sa mère. Raimundo travaille de tempe en temps. Incapable de rester dans une entreprise, il se met à dos tous les copains à force de leur demander de l'argent.

Conséquence de la misère, la violence est prête à exploser au moindre excès d'alcool, à la moindre dispute au sujet de femme. La vie a peu de prix : en moyenne un assassinat par mois dans notre favella.

Comment pourrait-il en être autrement ?

Suite à la récession économique, le travail se fait rare. Les prix augmentent. Beaucoup de pères de famille sont réduits à faire du travail noir, pas toujours payé. Les petits métiers pullulent, un tel se met à vendre de l'alcool, un autre quelques légumes. Les gosses mettent la main à la pâte et vont en ville vendre friandises ou des cigarettes une par une.

Pour ceux qui ont la chance d'avoir un emploi c'est se lever à quatre ou cinq heures du matin, s'entasser dans un autobus archi-comble et faire dix, vingt ou trente kilomètres serrés comme des sardines. Les femmes, au visage vieilli prématurément par la fatigue, sont debout comme les hommes. A ce niveau c'est chacun pour soi. Traversant la ville au lever du jour nous avons le spectacle quotidien des enfants abandonnés, endormis dans quelques morceaux de carton. Plus loin, trois à quatre cents personnes, hommes, femmes et enfants alignés le long du trottoir espèrent, des heures durant, l'ouverture des bureaux de la Sécurité Sociale brésilienne. Si l'on passe devant l'hôpital, c'est la même chose : malade il faut faire la file trois, quatre, cinq heures, parfois passer la nuit sur le trottoir pour la consultation du lendemain. La police à cheval est là qui circule afin de prévenir toute explosion de colère, susceptible de déranger la tranquillité des bonnes consciences. A cela il faut ajouter l'insécurité de l'emploi et les lois sociales toujours détournées au profit des possédants.

Le peuple pauvre du Brésil est marqué par une religion populaire où il retrouve un univers teinté de merveilleux, une espérance dans un au-delà où il lui sera fait justice. La bible et le culte des saints y tiennent une place prépondérante. Ce peuple s'identifie davantage au Christ de la Passion qu'à Celui de la Résurrection. Il ne fréquente pas pour autant l'Eglise de façon assidue ; celle-ci fut trop souvent compromise avec les riches et sa liturgie n'a pas été élaborée dans le terroir. Cette religion populaire, qui fait dire que le Brésil est catholique à 90 pour cent, a son envers de la médaille. La floraison des sectes religieuses qui s'incrument dans les couches sociales les plus basses. Dans notre favella, une vingtaine d'Eglises de ce genre se sont implantées depuis notre arrivée. Ce sont des lieux où les croyants se retrouvent entre eux, chantent, écoutent la Parole de Dieu, commentée par un prédicateur dans un sens littéral et moralisant. La référence à l'au-delà est premier. L'existence terrestre est conçue comme un mauvais moment à passer, parce que nous sommes pécheurs. Dieu seul maître du ciel et de la terre saura récompenser celui qui aura su accepter son destin. Ces religions sont une bonne aubaine pour les autorités en place : respecter l'ordre établi, accepter son sort conduit tout droit à une démobilisation politique. Cette conception erronée de Dieu est peut être la pire aliénation inventée par l'humanité pour prendre possession d'hommes et de femmes sans défense jusque dans leur conscience, leurs symboles, leur imagination. Cependant les eaux calmes de cette religion engendrée par une situation de pauvreté, d'exploitation, ne sont pas sans être traversées par des courants de fond qui surgissent

çà et là à la surface des eaux. En effet une jeune Eglise commence à s'éveiller dont l'avenir prometteur peut se révéler au monde comme le rayon de soleil à l'aube d'un nouveau jour. Significatif de son attachement à l'Esprit : elle a su donner naissance à tout un mouvement de libération puisé à la source de l'Evangile. Les communautés de base, et la théologie de la libération en sont la révélation concrète.

Comment sur le terrain travailler à un tel renouveau ? Un véritable travail de fourmis nous est demandé pour que ce peuple reprenne la Parole dont il a été frustré, retrouve confiance en lui-même et que la Parole de Dieu ne soit plus un chemin d'esclavage, mais un chemin de libération. La messe du dimanche, les rencontres, les neuvaines pour Noël, Pâques, sont des temps forts de partage, où la prière, l'Evangile, l'eucharistie s'imbriquent dans la situation présente : Dieu qui nous aime est pour la justice. Comme Moïse a lutté contre Pharaon, nous aussi chrétiens, nous devons nous organiser pour lutter contre ceux qui écrasent les pauvres.

A partir de là, des responsables prennent l'initiative de fonder une association de quartier. Ils partent en délégation à la mairie, banderolles en tête, pour demander l'eau courante, l'électricité dans les maisons. Ailleurs un groupe de pastorale ouvrière se met en route, là quelques ouvriers se réunissent pour parler de leurs conditions de travail. Ceci débouche parfois sur la constitution d'une liste d'opposition syndicale contre « le syndicat jaune » en place. Des comités de chômeurs se sont formés. Comment lutter contre le chômage dans un pays de dictature. Faire un jardin communautaire ? Faire un travail d'éducation populaire ? Commencer par alphabétiser ?

En tout cas, un défi commun est lancé aux Eglises d'Amérique latine comme à celles d'occident : la souffrance des pauvres.

L'Evangile retrouvera sa vérité et sera entendu dans la mesure où nous prendrons fait et cause pour les pauvres de notre monde d'aujourd'hui.

Une question vient aussitôt à l'esprit : pourquoi toutes les révolutions qui ont eu pour but d'instaurer un ordre nouveau où les laissés-pour-compte puissent obtenir justice, se sont bâties sur l'athéisme, alors que les populations concernées ont un sens religieux profond, alors que les chrétiens témoignent d'un Evangile révolutionnaire au plus haut point. Cuba a fait sa révolution marxiste athée. Quel va être le sort du Nicaragua ? En tout cas on ne peut être qu'étonné par la passivité et le silence des Eglises d'Europe en particulier, alors que ce pays est harcelé sans cesse par ceux qui veulent revenir à l'ordre ancien.

Solidarité à plusieurs faces

Bâtiment - Travaux Publics

La présence de quelques-uns d'entre nous sur les chantiers dans le Tiers-Monde nous a, entre autre cette année, invité à réfléchir sur ce que veut dire pour nous, hommes, tout à la fois ouvriers, syndicalistes et prêtres, être solidaires du Tiers-Monde.

L'Egypte : un pays de circulation de main-d'œuvre, les Egyptiens se déplacent énormément pour trouver du travail : 3 millions de migrants Egyptiens dans le Golfe. Une partie des travailleurs du métro sont des fellahs venus du sud du pays. Le peuple est pauvre et jeune, 60 % de jeunes. On ne voit pas d'espérance, pas d'avenir.

Le Caire, 13 millions d'habitants qui pourront bientôt s'enfoncer dans le métro où l'un d'entre nous travaille... Un autre chantier avec des entreprises européennes : le port de DAMIET.

Au Caire on ne voit pas de chômeurs, semble-t-il. Sur le chantier du métro, il y a 2000 employés en comptant la main-d'œuvre égyptienne. « Les marchands de viande » viennent à la porte du chantier avec un chargement d'ouvriers ; l'ouvrier gagnera deux livres dans sa journée quand le marchand en aura reçu huit.

Des enfants viennent sur les chantiers par les sous-traitants. Quelques femmes viennent donner la main à la famille qui est au chantier.

Embauché dans des entreprises françaises, comme expatrié, on ne part que comme chef d'équipe, au minimum. Nous sommes des privilégiés. Pour l'instant, il semble impossible d'être embauché aux conditions du pays. Si cela pouvait se faire, ne serions-nous pas mieux situés ? Dans notre situation « d'expatrié », notre voix syndicale est muselée, le militant en nous doit baisser pavillon.

Les sociétés qui vont travailler dans le Tiers-Monde n'y cherchent que le profit. Là elles trouvent une main-d'œuvre bon marché. Elles poursuivent le même colonialisme qu'autrefois, mais les cadres européens n'en ont pas conscience. Eux aussi cherchent l'argent avant tout.

On se rend mieux compte du nouveau colonialisme économique. L'Egypte est alimentée par des entreprises européennes ou américaines. Dassault fait des armes, la SNECMA des avions, les poulets viennent de France et les Américains arrosent de coca-cola.

Il est difficile de dire que tous les projets de développement sont négatifs pour le peuple. La régularisation de toute une région de Chine pour la construction d'un barrage (réalisé par une multi-nationale) ; le contrat de gaz Algérie-France qui semble être d'un type nouveau ; l'apport de technique, comme de l'informatique ont des aspects positifs.

Mais il faut être conscient que toute manière de faire est « pipée » et ambiguë : quel intérêt pour le peuple ? Y est-il associé ?

Dans un pays où l'avenir ne semble pas possible, où les hommes émigrent continuellement, le fait d'être attentif à ce qui se passe au sein d'une petite équipe, d'apprendre à travailler, à se débrouiller seuls en prenant leurs responsabilités n'est pas sans importance au regard de tout ce peuple qui ne voit d'espoir, semble-t-il, nulle part.

Pour le Brésil comme pour l'Egypte, le Tiers-Monde est, pour les entreprises capitalistes, un puits de profit. Le Brésil est le paradis des multinationales, l'Egypte est dépendante des Américains et des Européens. Face à ce nouveau colonialisme, allons-nous rester les bras croisés ?

Nous reconnaissons volontiers que le lieu de notre solidarité c'est le combat de la lutte ouvrière en France à travers ses organisations. Dire seulement que le combat des peuples en voie de développement et le nôtre sont les mêmes, reste cependant insuffisant.

S'informer, informer, comprendre et favoriser les prises de conscience, sont utiles et nécessaires. Il faudrait aussi montrer comment ces mêmes combats construisent effectivement un monde plus solidaire.

Nous disons que « ce n'est pas parce qu'on va freiner les avantages acquis qu'on va régler les problèmes brésiliens ». Peut-être ! Mais si la classe ouvrière française en reste à des revendications salariales, ferons-nous avancer les distorsions entre pays en voie de développement et pays riches ? « Pas d'un poil », nous dit Jean-Marie Ploux qui vit en Egypte. Il faudrait nous préciser la nature de nos combats en France et mettre en relief la dimension internationale qu'ils veulent atteindre.

Mais, en même temps, nous n'avons pas à colporter notre analyse de la lutte des classes ; ni à transposer les moyens à mettre en œuvre pour la libération de la classe ouvrière. Nous ne pouvons pas décider à la place d'un autre les moyens qu'il va

prendre pour lutter contre son exploitation. C'est pourquoi nous pouvons difficilement juger de la violence ou de la non violence dans un autre pays. Ce n'est pas à nous de déterminer les types de développement et de libération d'un peuple.

Déjà en France certains gestes sont possibles. Il faut peser à leur juste prix des exemples comme : ce copain algérien qui prend la parole au 1^{er} mai au nom du syndicat à Bordeaux ; ce camarade français qui approvisionne le piquet de grève et pense à apporter des denrées propres aux musulmans ; cette section syndicale d'entreprise (C.G.T.) qui écrit une lettre au P.D.G. d'une société industrielle concernant la grève et les conditions de travail sur le grand chantier d'un barrage hydro-électrique au Chili.

- Il y a toute une manière de vivre, ici, avec des émigrés. Comme délégué par exemple, il y a du temps à donner pour comprendre, parce qu'on aime ; et notre situation de salarié est positive parce qu'elle nous met en situation d'égalité avec eux et permet ainsi le partage. Parfois même, des émigrés sont nos chefs. Les autres nous reconnaissent alors avec eux et comme eux : « Tu es pauvre comme nous ».

- A l'étranger, la situation d'expatrié limite l'action militante. Il y a cependant une manière d'exister en pays étranger malgré une situation de pouvoir : « être le plus juste possible dans les limites de ce qui peut se faire ». Par exemple, à la suite d'une contestation venant de primes supprimées, les travailleurs égyptiens réagissent dans le sens du respect de la loi en n'accomplissant que le travail correspondant à leur qualification : le soudeur ne fait que souder ; le chauffeur simplement conduire... En l'absence du cariste, le camion ne peut être déchargé. L'encadrement français qui, parfois assurait le déchargement, par solidarité ne bouge pas... Ce jour-là, les travailleurs Égyptiens sont venus serrer la main des travailleurs Français.

Quand nous parlons du nouveau colonialisme, nous pensons spontanément au travail et à l'argent. Il faudrait aussi parler de l'impérialisme culturel : quand par exemple les Américains envahissent certains magasins de leurs produits, ceci transforme toute la manière de vivre des Égyptiens, atteint leur personnalité et leur identité de peuple. Il faut donc s'ouvrir à des types de revendications et de contestations qui font éclater nos schémas.

Nous nous rendons compte que le syndicalisme a du mal à s'ouvrir à ces questions venues d'ailleurs et, lorsque nous retrouvons le paysage français, nous « repensons français ». Cependant notre compagnonnage avec les travailleurs émigrés nous apparaît comme un pont, et si nous n'avons plus sous les yeux leurs visages quotidiens, nous risquons bien vite d'oublier notre solidarité avec le Tiers-Monde. Les travailleurs émigrés nous renvoient à d'autres, leurs familles, leurs frères, les amis du pays, et nous entrevoyons que les véritables problèmes de l'immigration ne se jouent pas seu-

lement ici, en France, mais dans leur propre pays. « La bagarre qu'on mène en France, on aura peut-être à la refaire là-bas », pourra nous dire un Marocain ou un Turc.

« Les pauvres, c'est la chance », dit-on au Brésil. C'est cette porte étroite que nous voudrions ouvrir. Repenser, rebâtir, « se réenraciner à partir de ce que vivent les gens, à commencer par les plus humbles et les plus pauvres ». Cela nous mène à valoriser les moindres choses du quotidien. « Ce sont les pauvres qui nous changent » ; ils nous mettent sans cesse sur la voie du décentrement.

Au choc des peuples Egyptien, Brésilien, Marocain, Algérien,... nous ne pouvons pas ne pas changer. Notre solidarité effective passe par des bouleversements intérieurs, des « opérations nettoyage », une plus grande modestie devant les événements, une exigence d'être plus proche des abandonnés, un dépouillement pour accueillir totalement l'autre. Alors nous pouvons recevoir et donner des signes d'espérance, rappeler, à temps et à contre temps, le respect des peuples, le respect de leur culture et de leur avenir.

Le signe prophétique, c'est que nous soyons « désarmés », comme Paul sur le chemin de Damas ; c'est le seul moyen d'accepter que le salut vienne d'un Autre ; faire l'expérience qu'on ne peut être sauvé que par les autres est l'un des chemins qui conduit au salut par l'Autre. Ainsi notre expérience humaine est-elle une aventure spirituelle.

Avec le témoignage qui nous vient du Brésil et au regard des peuples que nous rencontrons, des hommes avec qui nous vivons, c'est une Eglise avec les pauvres et dans les combats du moment qui commence à nous montrer son visage. Mais quel est le visage collectif des croyants au regard du monde d'aujourd'hui ? On souhaiterait que l'Eglise soit d'abord un lieu où les pauvres puissent aller et venir et trouver table ouverte.

L'Evangile devrait y être davantage vécu comme un appel gratuit : « Viens et vois ». L'Esprit ne se révèle à l'Eglise que lorsqu'elle est capable de marcher avec les boiteux et les aveugles.

En un pays musulman, ce n'est pas un dialogue sur Dieu qui peut réunir, d'autant que par dialogue on entend souvent discussion. Ne faut-il pas s'inspirer de lieux de « dialogue » comme la J.O.C. en Egypte qui paraît être un des seuls endroits d'espérance où vivent ensemble des musulmans et des chrétiens. Ces lieux de dialogue sont ici du type de « vivre ensemble l'avenir ». L'Eglise devrait être créatrice de tels lieux.

Comme cette femme qui répandit un jour le parfum sur les pieds de Jésus, l'Evangile sera-t-il un jour le parfum qui embaumera l'Eglise, la purifiant de ses odeurs de renfermé ?

Une passion pour l'homme

Une passion pour l'Eglise

Jeunes en formation

Un conte à lire en commençant par la fin

« Je voudrais rappeler un conte parmi les plus connus et les plus aimés chez nous : le conte du lapin et du hérisson, ou plus précisément l'histoire du « hérisson » aux pattes torses, mais plein de ruse, qui va se promener le dimanche matin et rencontre le lapin qui le raille une fois de plus à cause de ses « jambes tordues » ; sans hésiter, le hérisson lui propose une course dans les sillons, puis il rentre vite chez lui pour chercher sa femme (pour prendre son petit déjeuner, comme il dit : ventre vide ne court pas vite...) ; il place sa femme — qui lui ressemble parfaitement — à l'autre bout du sillon, puis il vient se mettre à côté du lapin pour le départ. Comme on sait, le lapin succombe à la ruse du hérisson : il a beau remonter et redescendre à toute allure le sillon, le hérisson est « toujours déjà là », et le lapin finit par s'écrouler mort...

Les « petits », ceux qui ne sont pas allés très loin, les « lents », pour qui ce conte a été écrit, me pardonneront de lire cette belle histoire contre leurs intentions, pourtant trop justifiées, de prendre parti pour le lapin, qui court jusqu'à s'éclater le cœur, alors que le hérisson triomphe par ruse, n'ayant pas même eu besoin de courir. L'option pour le lapin, ce serait ici l'option pour l'entrée dans le champ de l'histoire, qu'on ne peut mesurer que par la course, la lutte, l'aventure (et tout ce qu'indiquent justement les images de la tradition paulinienne, pour l'existence historique et eschatologique du chrétien). Et cette option pour le lapin signifie en même temps une tentative de démasquer la sécurisation idéaliste devant l'identité chrétienne menacée, sécurisation qui fait abstraction de la force salvatrice de la pratique (de la course) — sorte de ruse théologique, qui garantit l'identité et la victoire sans l'expérience de la course (c'est-à-dire aussi sans faire l'expérience de la menace et de la possible disparition) ».

J.-B. METZ

« La foi dans l'histoire et dans la société ».
Le Cerf — Cogitation Fidei N° 99, p. 184.

Du bateau ou sur le chantier, posté sur une machine ou un ordinateur, embarqué vers l'Egypte via Rome, ou déjà en Tanzanie, en paroisse ou en foyer de jeunes travailleurs, en ville ou en rural, ces lignes racontent des chemins que nous frayons, dans un partage de vie sans a priori, avec des hommes situés sous des horizons très divers, et parmi les pauvres.

La confrontation commence à faire ses preuves. A cause de certains choix délibérés, nous pressentons qu'elle deviendra déterminante : par la présence significative d'un certain nombre d'entre nous dans les pays du Tiers-Monde ; par la présence aussi de jeunes, mariés ou non, au sein de notre groupe, à qui l'Eglise confie un ministère.

Si l'inattendu est le propre de la mission vécue comme une véritable entrée en communication avec d'autres, alors notre discours n'est pas clos ; nous espérons être remodelés, convertis par la nouveauté que nous engageons.

La mission n'est ni un endroit, ni un procédé, ni une stratégie d'Eglise. Elle s'enracine dans des vies d'hommes situés sous des horizons très divers.

Au risque de ne pas assez insister sur le caractère objectif de la mission, c'est le mot « passion » que je choisis. Il peut dire deux choses au moins de notre vocation d'hommes, et d'hommes croyants. D'abord ce qu'il peut y avoir en nous de goût ; et de goût prononcé de vivre, de prendre notre part d'un monde en quête, malgré tout, de bonheur ; ensuite, le mot « passion » dit bien les blessures qui jalonnent toujours ce genre de requête, les échardes, ce sur quoi finalement elle bute.

Un partage sans vie a priori. La Mission cherche sa vérité sous le signe d'existences croyantes engagées dans un partage de vie, sans a priori, avec les hommes, les travailleurs, les plus démunis.

La mission,, c'est en gros l'appel à vivre notre vie d'homme avec d'autres hommes, en faisant ensemble un bout de chemin concret. Un appel à vivre qui ne taise pas ou ne fasse pas mentir la parcelle d'espérance que nous avons reçue. Un appel à vivre qui se laisse atteindre, modifier, travailler aux tripes par la parcelle d'espérance des autres.

C'est un appel à vivre ensemble, et non pas une mise à l'écart de la vie des femmes et des hommes qui nous sont donnés comme compagnons, avec leur poids de quotidiens : les soucis et les petites joies. Un partage sans a priori ? Nous serions bien naïfs de penser que la gratuité est spontanée dans nos existences. Comme dans un

désordre monétaire, nous risquons de nous contenter d'une inflation verbale. Nous ne vivons pas en dehors des processus culturels de domination, ni en dehors de l'histoire de l'expansion occidentale et de la supériorité technique et scientifique que nous fabriquons. Pour penser et vivre la mission, nous devons être vigilants pour ne pas succomber aux modèles expansionnistes que trimbale toujours le mot « mission ».

A des titres voulus très divers, nous signifions, par la radicalité de nos existences, cette gratuité, cette folie du ministère qu'apparemment aucun culte ne rend visible, sinon celui décrit par Paul : « être célébrant du Christ auprès des païens » (Rom 15, 16).

Ne lâcher à aucun prix ce ministère de fou, de liberté et de gratuité, cela me renforce dans l'idée qu'il faut s'enfoncer dans le quotidien, dans tout ce qui l'habite, blanc et noir. C'est là que Dieu s'intéresse aux hommes. La mission, pour nous, devra toujours être chevillée à ces bois entremêlés que sont les hommes ; être risquée là dans la chair et les os, chevillage qui a bien l'allure d'une croix.

Vécu sous le signe d'un appel. Parce qu'elle est réponse à un appel, nous reconnaissons la mission, à son visage des commencements, des grands départs ; celui d'Abraham, de Moïse ; les grands départs des pécheurs arrachés à leur filet. Sans de telles aventures, la nouveauté et la gratuité évangéliques seraient de vains mots.

Dépossédés de nos racines, déroutés par un Autre, nous apprenons à recevoir de ceux dont nous partageons la vie, le témoignage concret de ce qui les touche et les atteint en profondeur : conditions de travail pénibles, atteinte aux droits légitimes, pression sociale sur la dignité humaine, insécurité, relations humaines souvent rudes, incertitude de l'avenir... mais aussi élans de solidarité, de joie et d'espérance.

Sur cette route ordinaire du réel que nous avons choisie, tout homme nous fait découvrir Dieu et l'homme ; son côté ange, et son côté bête, le noir comme le blanc. La grâce a partie liée avec le péché et la sainteté. Attention à notre manière de ne mettre le « bon Dieu » que dans les choses bien, réussies, propres. Dépossédés, mais sûrement pas dispensés d'un enracinement qui ne se paye pas de mots et qui est appelé à faire ses preuves dans la fidélité.

Frayant dans l'histoire de multiples traditions chrétiennes. La mission, faut-il le dire, ne commence pas avec nous. Nous sommes les héritiers d'une Tradition chargée de traditions, d'une Histoire chargée d'histoires. Nous en avons la charge, la responsabilité d'ouvrir des histoires dans lesquelles nos existences tracent un chemin à la parole et au destin de Jésus-Christ.

La mission est un « en-avant », au delà de nos situations personnelles et de manières particulières de la réaliser. Elle est « passion », passion reçue. Nous l'avons reçue de Jésus-Christ, nous la recevons de son Eglise, nous la recevons les uns des autres. Passion de quoi ? Passion d'une rencontre. Je veux parler de la rencontre des « nations », pour employer le mot du Nouveau Testament. Cette rencontre des nations ne peut pas être courtoisie de la part de l'Eglise : elle est condition partagée et exigence de vérité, à cause d'un amour ; elle se joue dans la liberté de se reconnaître parfois différents, avec les chocs possibles au retour ; elle est espace ouvert à notre propre conversion.

Acteurs d'une tradition de l'Eglise, nous découvrons que la mission est œuvre de longs compagnonnages, d'amitiés et de dialogues, qui peuvent être repérés par des pratiques sociales, professionnelles, ecclésiales selon tel milieu ou tel pays. Reconnus par ces pratiques, nous sommes renvoyés à ce visage d'Eglise que nous voulons faire naître, et dont nous sommes collectivement porteurs.

Nous appuyant sur le conte du lapin et du hérisson, nous pouvons affirmer : l'Eglise n'est pas une hypothèse au terme d'un itinéraire, comme le hérisson au bout du champ ; elle s'édifie déjà dans la pratique d'un partage de vie sans à priori, symbolisée par la course du lapin.

Bousculant nos existences croyantes, la parole et le destin de Jésus-Christ, à travers nous, rejoint le processus dans lequel les hommes tentent de se construire ; et cette confrontation peut, comme un possible, édifier la vérité de la « rencontre des nations » et l'espérance dont elle est porteuse.

Si la mission s'enracine et cherche sa vérité dans un partage de vie sans à priori avec d'autres hommes, spécialement les plus pauvres, elle ne saurait se contenter d'authentifier les aspirations humaines, sociales, économiques. Le danger serait de s'en tenir à une présence sans la perspective d'une véritable communication, c'est à dire d'une réciprocité à construire. Situés hors des frontières habituelles de l'Eglise, nous avons à mettre au jour de nouvelles pratiques chrétiennes et ecclésiales dans la perspective d'une entrée en réciprocité avec ceux dont nous partageons la vie.

De quelles manières nos pratiques chrétiennes et ecclésiales font mémoire de Jésus, c'est ce que nous voulons discerner, d'abord sous la forme d'un procès, puis d'un risque à courir ».

Un procès. Dans la crise actuelle, deux dangers minent la vie chrétienne : la moralisation de la foi. La foi n'est pas vécue comme une relation d'alliance avec Dieu, une

fidélité au Dieu qui vient. Remplacer la foi par une éthique chrétienne est une stratégie bourgeoise. Cela permet d'identifier des comportements sociaux comme étant chrétiens, de sacraliser des valeurs et conserver des intérêts particuliers sans affronter le risque d'une histoire sans cesse remodelée par des échanges, qui sont aussi des affrontements, culturels, économiques, politiques, techniques... Or, si la foi est relation, il doit pouvoir surgir de cette relation des attitudes toujours nouvelles, des choix inattendus, des initiatives critiques.

La privatisation de la foi. L'abus des termes de conscience, sujet, personne... est typique de l'idéologie libérale. Si nous acceptons que la foi soit localisée dans le privé, nous acceptons qu'elle ne fonctionne que comme motivation implicite, conviction intérieure, et qu'elle perde toute pertinence sociale. Rendre possible la foi, c'est prendre aussi les moyens de lui redonner sa pertinence sociale. A cet égard, nous serions bien inspirés de nous mettre à l'écoute des chrétiens d'Amérique Latine ou d'Afrique, par exemple. S'il appartient à Dieu seul de donner la foi, notre tâche est d'arriver à dire en gestes, en paroles, en prière, la foi au Dieu de Jésus-Christ, dans les mots, les gestes, la vie de ceux avec lesquels nous vivons.

Prendre le risque de redécouvrir Jésus-Christ avec des hommes qui sont construits autrement. L'histoire de Jésus n'est qu'un scénario émouvant si elle n'advient pas, selon l'expression de Jean-Baptiste METZ, comme un « souvenir dangereux » brisant les jugs de domination et de refoulement.

La liberté et l'amour « mémorables » de Jésus (« faites ceci en mémoire de moi ») ne sont qu'impuissance du passé, si nos pratiques chrétiennes ne les manifestent pas dans des histoires concrètes de libération. Une mémoire du Christ qui ne se compromet pas dans des situations et des engagements réels est une mémoire stérile. Cela veut dire que nous croyons à une vérité et que nous contribuons à la produire en histoire avec des hommes qui sont construits autrement que nous.

C'est d'abord au fond des machines d'un bateau, ou sous le pont balayé par les vagues, quand les matelots risquent leur peau, qu'il me faut lire d'une manière nouvelle, dans les Psaumes ou les Evangiles : « Dieu donne le salut », « Jésus-Christ est sauveur ».

Au cœur du « faire mémoire », se déploie la nouveauté d'une histoire où des hommes, qui se mettent à la suite de Jésus, en rencontrent d'autres. L'inattendu est le propre de la mission vécue comme une véritable entrée en communication : on ne sait pas d'avance ce que va produire la pratique du souvenir de Jésus.

« Nous avons été sauvés, mais c'est en espérance. Or, voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? » (Rom. 8, 24).

Pour expliciter ce risque, reprenons le « conte du hérisson et du lapin ». Dès lors « faire mémoire du Christ » n'est pas s'arc-bouter sur les positions du hérisson : entre un passé émouvant mais révolu, et un avenir réjouissant mais hors de portée. C'est accepter de courir le risque de redécouvrir Jésus-Christ avec des hommes qui sont construits autrement.

Sur ce chantier, un bon ouvrier est à l'œuvre et nous précède de bonne heure, même s'il est rarement nommé : « Je vous enverrai d'après du Père l'Esprit de vérité. Il rendra lui-même témoignage de moi ; et à votre tour, vous me rendrez témoignage... » Jn. 15, 26.

Nous ne pouvons plus nous en tenir à des schémas de pensée qui rassemblent en binômes des entités différentes, telles que : église rassemblée/église à faire ; église/monde ; mission/rassemblément...

Le procès du hérisson, l'aveuglement du lapin. L'Eglise ne se circonscrit pas à l'assemblée liturgique, fut-elle eucharistique, mais elle n'y échappe pas davantage. Ce qui se joue dans l'espace de la rencontre des hommes est tout aussi indispensable que le rassemblement. L'Eglise ne surgit pas comme une hypothèse possible au bout d'un itinéraire, elle s'édifie déjà dans la pratique de la course, c'est à dire la pratique du souvenir de Jésus qui a promis d'être avec nous jusqu'à la fin des temps.

La parabole du lapin et du hérisson peut encore nous aider à discerner de quelles manières ouvrir des itinéraires possibles d'Eglise en s'interdisant deux conduites :

Le procès du hérisson. Dans le conte, le hérisson ayant placé au bout du sillon sa femme qui lui ressemble parfaitement, se trouve toujours devant le lapin quelque soit le parcours, aussi bien à l'aller qu'au retour, la tentation serait ainsi de reproduire une figure d'Eglise souveraine, omniprésente ; comme le hérisson toujours déjà là, quelque soit la course ; une Eglise dont la pratique s'apparenterait aux idéologies totalitaires, incapables d'enregistrer les contestations, les contradictions, les sursauts de l'Histoire.

L'aveuglement du lapin : il ne ménage pas ses forces et s'essouffle dans la poursuite de son concurrent. Ici la tentation serait d'investir les énergies de la foi dans un partage de vie qui repousserait l'Eglise hors de l'Histoire, dans l'eschatologie. L'option du lapin aveuglé dans sa course par la toute-puissance musculaire de ses pattes, lui fait perdre de vue son rapport avec l'autre, un hérisson aux pattes torses, différentes des siennes.

Ceci dit, le débat reste très largement ouvert entre nous, car cette difficulté de parler de l'Eglise est au cœur même du ministère qui nous est confié.

Nos itinéraires, nos pratiques éprouvent la nécessité de construire l'Eglise, comme communauté solidaire de la Parole et du destin de Jésus, aux lieux mêmes où se joue l'existence de la Foi. Nous devons être d'autant plus vigilants sur des repères d'ecclésiologie qui tiennent la route.

La mission n'est pas seulement geste épiscopal ; elle est geste de l'Eglise, geste de la communauté solidaire du « souvenir dangereux de Jésus ». Elle est geste de l'Eglise dans la manière de se constituer, de se rassembler et de célébrer. Nous n'avons sûrement pas encore pris la mesure de cette nouveauté.

Il est constitutif de la mission de susciter des communautés chrétiennes qui témoignent de l'inspiration qui nous a fait vivre le ministère dans un partage de vie sans à priori avec les hommes, spécialement les plus défavorisés.

Il faut accepter que d'autres puissent aussi nous dire où est pour eux un visage d'Eglise. Recevoir de ceux dont nous partageons la vie, la lecture qu'ils font de l'Eglise.

Ministres de la Parole, il est de notre tâche de la rendre à ceux qui en sont dépossédés, dans les entreprises, le quartier, la vie de famille, par la migration...

Ministres de la parole, il nous faut l'être aux lieux de naissance des paroles dans notre société, là où se fabriquent les discours culturels dominants, mais là aussi où ça ne parle plus parce que ça coince.

Entre nous, le récit de ce que nous vivons ne suffit pas. Il faut également permettre une confrontation sur le fond de nos pratiques ecclésiales ; rendre compte les uns aux autres de nos pratiques du ministère ; susciter une élaboration théologique. Ceci n'est pas penchant intempestif au bavardage stérile ou théorique. Confronter sa pensée à d'autres, en particulier l'Ecriture et la Tradition, c'est bien un repère d'ecclésiologie.

Conclusion

« C'est quand elle prend conscience que de nouveaux espaces l'environnent que l'Eglise s'ouvre au vent du large et trouve dans cet élan évangéliste son identité profonde » (Paul VI).

Il n'y a pas de foi possible sans itinéraires possibles d'Eglise. Itinéraire dit-il assez le passage au corps construit ensemble, au corps que l'on peut voir et toucher, comme cette femme de l'évangile, souffrant d'hémorragies, qui s'approche et touche le vêtement de Jésus (Mc 5, 28).

Sérénité... et que vive l'Évangile !

Andalousie

Où sommes-nous ?

L'Andalousie a une superficie de 87 268 km². Elle est plus grande que l'Irlande, ou l'Autriche, le Danemark, la Suisse, la Hollande, la Belgique, le Luxembourg, l'Albanie, Chypre. C'est la région la plus vaste d'Espagne. Elle est au sud et occupe une position-clé du point de vue géopolitique internationale. L'Andalousie comprend huit provinces très inégales. La province de Séville est la plus grande ; et la plus petite province, Malaga, équivaut à tout le Pays Basque.

On dit que l'Andalousie est pauvre. Avec tant de chômage et une si importante émigration, on peut penser que notre terre n'a pas de quoi faire vivre tous les andalous. Mais l'Andalousie n'est pas pauvre. La vérité est qu'on l'a pillée, appauvrie. LA TERRE LA PLUS RICHE D'ESPAGNE PORTE LES HOMMES LES PLUS PAUVRES D'ESPAGNE.

En 1978, plus de 6 millions de personnes vivaient en Andalousie. Sur cent Andalous, seulement 39 avaient du travail. Et, aujourd'hui encore moins. En Andalousie, il y a des endroits où règne la FAIM. Comme le chômage est chronique, les familles épuisent peu à peu leurs économies et dans les boutiques apparaît la pancarte : « La maison ne fait pas de crédit ». Ce qui signifie pour beaucoup : des dettes à la boulangerie, des angoisses pour payer l'eau, l'électricité, le loyer, le gaz, etc. Ce qui en découle : des enfants qui mendient, la délinquance juvénile, la prostitution, la drogue...

De 1960 à 1973, 1 200 000 Andalous émigrèrent à l'étranger, et 1 308 000 partirent vers d'autres régions d'Espagne. C'est comme si trois provinces s'étaient totalement vidées : Cordoue, Jaen et Grenade.

13 Andalous sur cent sont analphabètes. En majorité, la propriété de la terre est répartie en latifundia. Presque 80 % des ruraux andalous sont des journaliers sans terre ; 2 % des propriétaires accaparent quasi 50 % des surfaces.

L'EMIGRATION TEMPORAIRE est une réalité cruelle vécue durant toute l'année par de

nombreuses familles de journaliers. Ils fuient le chômage de leurs villages et cherchent une embauche n'importe où. Ils sont presque nomades, sans aucune stabilité, soumis à l'arbitraire et aux mille abus qui attendent ceux qui doivent aller à la recherche d'une aumône. Des gens déracinés qui sont chez eux seulement deux ou trois mois par an, la valise toujours bouclée, avec des enfants non scolarisés et retardés. Comme les escargots : avec leur maison sur le dos..

L'EMPLOI COMMUNAUTAIRE est un système de subventions de l'Etat, destiné à remédier et à pallier à la situation désespérée de milliers de journaliers. Ils font quelques travaux au bénéfice de la municipalité et perçoivent en échange un salaire de subsistance, quatre jours par semaine. Ce système dégrade le travailleur, l'humilie, le rend fainéant et transforme les jeunes en retraités à 18 ans.

Qui sommes-nous ?

MISION DEL SUR veut être un collectif de prêtres, religieux, religieuses et laïcs du Sud de l'Espagne qui cherchent à être présents dans le peuple, et dans l'Eglise avec une ligne missionnaire et libératrice. L'objectif commun est de VIVRE et d'ANNONCER Jésus-Christ là où nous sommes, aux gens d'aujourd'hui, en particulier aux plus éloignés et aux plus en marge.

MISION DEL SUR essaie d'être une coordination pour :

- Aménager un espace de rencontre et de communion pour des chrétiens qui ont pris en charge une tâche d'évangélisation.
- Communiquer et confronter des expériences, des problèmes, des inquiétudes, etc.
- Mener une recherche d'éclairage et une réflexion sur des questions communes.
- Par notre témoignage et notre parole, être une interpellation constante à notre Eglise du Sud pour que son comportement corresponde aux nécessités réelles de notre peuple andalou.

Membres de Mision del Sur, la caractéristique principale est de nous engager dans une option de classe aux côtés des pauvres, assumant avec eux leurs luttes en étant présents dans leurs organisations. A partir de là, annoncer et accomplir la libération de Jésus-Christ, car c'est dans la lutte des pauvres que l'Eglise découvre toujours davantage son identité et sa propre mission.

De façon précise et formelle, MISION DEL SUR naquit en novembre 1979. Actuellement, elle regroupe environ 250 personnes. Dans ce nombre assez significatif, il y a 85 religieuses de diverses congrégations travaillant presque toutes comme salariées dans l'hôtellerie, la santé, le personnel de maison, les crèches, l'enseignement dans des établissements publics, etc. Il y a aussi 38 prêtres-ouvriers qui travaillent dans différents secteurs.

Nous cherchons à ne jamais oublier les deux axes qui doivent polariser nos vies : la fidélité à Jésus-Christ et la fidélité aux pauvres, au peuple. Tout en sachant que la foi en Jésus, il faut la vivre en Eglise, dans « cette » Eglise-ci : celle qui ne nous plaît pas, celle qui ignore le monde ouvrier, celle qui, la plupart du temps, n'assume pas les luttes populaires ni ne veut comprendre les signes des temps, celle qui s'enferme dans la liturgie et le sacramentel et ne se préoccupe avec excès que des plus proches, remettant à plus tard l'urgence de la Mission.

Et comme nous sommes membres de cette Eglise et que nous l'aimons, nous essayons que notre voix et ce que nous découvrons peu à peu avec le peuple soient entendus en Eglise et reconnus comme chemins pour l'annonce de la foi et pour l'édification d'une Eglise offrant un nouveau visage.

Mêlés aux hommes et à leurs luttes, vivant notre foi au sein de la solidarité humaine, proposant là une parole chrétienne, voilà comment nous comprenons la mission confiée. Et ce travail ne doit pas être accompli par des individus isolés (toujours tentés par le découragement lorsqu'ils constatent qu'ils ne sont pas « couverts » par l'organisation ecclésiale), mais cela doit être l'option et la décision de base dans tout projet pastoral, à tous les niveaux et pour tous ceux qui s'engagent au nom de leur foi. La décision missionnaire et celle d'une incarnation ne peuvent pas être une possibilité parmi d'autres dans l'« éventail » des préoccupations de l'Eglise ; elles doivent constituer le pôle en fonction duquel tout s'organise. L'Eglise tout entière n'a pas d'autre raison d'être que la MISSION.

**Comment rendons-nous présent l'Evangile
et comment, peu à peu, certains comprennent-ils la Foi et l'Eglise
d'une autre manière à travers nos engagements ?**

Notre vie de présence dans le peuple, le partage de son mode de vie, le travail manuel, la participation aux associations, leur développement, leurs luttes et revendications ; les services religieux offerts d'une manière désintéressée et gratuite... nous croyons que cela contribue à faire surgir un nouveau type d'Eglise et à faire percevoir les valeurs évangéliques.

Nous avons adopté une attitude d'Eglise missionnaire qui sort du temple et va au cœur de la vie. Vis-à-vis de la grande masse, nous avons pris un style d'évangélisation non pas centré sur des paroles mais sur le témoignage d'une vie engagée. Un témoignage qui progressivement devient non pas seulement celui du curé mais également celui des membres de la petite communauté chrétienne qui se constitue pas à pas.

Une première voie d'évangélisation consiste à promouvoir dans le peuple l'expérience réelle et massive des valeurs humaines : convivialité, participation, solidarité, sens de

la justice et de la libération, espérance, joie... Tout cela rendu possible et vécu dans la réalisation de fêtes, de luttes, de manifestations culturelles, à travers les organisations populaires, etc.

Une seconde ligne d'évangélisation associée à la précédente consiste, à un premier niveau, en des essais de réflexion et de révision sur ce qui se fait. On approfondit avec des petits groupes de femmes, de jeunes, de catéchistes, etc. qui sont plus directement en relation avec la paroisse. Un certain travail se fait également au niveau personnel et individuel. De cette façon, on transmet une expérience et on forme les gens dans une union de la foi et de la vie à travers le schéma « réflexion - engagement - révision ».

Le peuple simple saisit facilement et valorise comme son bien propre les « choses de l'Evangile » (1). Il découvre une nouvelle manière d'être chrétiens et se montre moins agressif à l'égard de l'Eglise et du curé. Des individus isolés et des groupes minoritaires découvrent la foi et la personne de Jésus comme vivante et proche, qui interpelle et transforme leurs vies en leur donnant un sens neuf. Peu à peu naissent des groupes adultes qui entrent dans un processus de catéchèse et qui cheminent vers une communauté chrétienne.

Faire Eglise en relation avec l'Eglise réelle, qu'est-ce que cela signifie et implique actuellement pour nous ?

Nous ne nous préoccupons pas de « grossir » l'organisation ecclésiastique, mais de faire en sorte que l'Eglise soit présente, s'incarne et naisse du peuple. Nous ne nous sentons pas fonctionnaires au service d'une entreprise, mais bien serveurs du peuple et annonciateurs de l'Evangile. Dans cette direction, nous tentons de réduire au minimum tout ce qui n'est que l'héritage d'une situation de chrétienté ; et, avec ce qui subsiste de cette situation, nous tentons un déblocage idéologique pour que puisse surgir une conscience évangélique.

Nous aspirons à bâtir un type d'Eglise ouverte et missionnaire :

- Une Eglise qui n'est pas enfermée en elle-même ni sur la satisfaction d'une bonne gestion pastorale, mais qui est toujours au service des plus pauvres dans une évangélisation lente et difficile.
- Une Eglise qui travaille à la naissance des personnes croyantes, adultes et responsables, incorporées à des groupes communautaires pareils à des cellules vivantes d'Eglise.

(1) Cette expression se comprend dans le sens de cette autre bien connue : « Les choses de la vie ». Il s'agit ici de tout l'Evangile, dans ses multiples et diverses composantes : gestes et paroles, personnages, scènes et lieux, etc.

— Une Eglise qui prend en charge la pastorale sacramentelle et liturgique, consciente de sa dégradation actuelle, et qui essaie de la reconverter peu à peu au moyen d'une catéchèse adéquate pour la conduire vers une foi personnelle, librement acceptée, critique, vivante, créatrice, communautaire et engagée.

La plus grande part de nos énergies, nous l'employons dans les luttes populaires, la catéchèse et la formation des groupes. Nous sommes davantage tournés vers ce travail positif que vers la critique et la lutte intraecclésiale en vue de changer l'Eglise en elle-même. Nous essayons de participer à ce qui se programme au niveau officiel et qui a une signification. Nous sommes passés à une attitude moins conflictuelle et moins acide face à la hiérarchie et aux autres organismes ecclésiaux. Nous maintenons nos positions avec sérénité et fermeté, mais nous faisons en sorte qu'il y ait de la sympathie, de la compréhension et de l'acceptation mutuelle.

Nous nous embarquons avec enthousiasme dans le travail de création d'une communauté chrétienne. Nous multiplions les contacts avec d'autres groupes ecclésiaux qui cheminent dans cette ligne pour raviver une conscience ecclésiale plus large. Et nous acceptons avec réalisme que l'Eglise de Jésus soit celle que nous avons à aimer avec ses erreurs et ses qualités.

Le point d'arrivée : le règne de Dieu

Si, au début, une christologie centrée sur le Verbe « envoyé » nous a conduits à nous sentir apôtres et à valoriser le rôle de l'Eglise, actuellement, une christologie fondée sur l'Esprit « répandu partout » doit nous mener à nous centrer sur le REGNE : Dieu dans le monde.

De là part une piste où l'on pourrait digérer et dépasser nos contradictions : ce qui compte, en définitive, c'est l'Humanité. L'Eglise est un instrument qui existe en fonction de l'humanité et non pour elle-même, pour sa doctrine ou ses intérêts. Sa mission est aussi d'aider à la venue du Règne, même si elle ne le baptise pas : que les hommes soient plus libres et qu'ils s'aiment.

Nous, les chrétiens, nous ne pouvons croire que nous sommes seuls au monde, et c'est pourquoi nous allons partout où l'Esprit est au travail avec les hommes de bonne volonté. Ainsi parviendrons-nous à découvrir que le Règne est au milieu de nous. De là vient qu'il est plus positif de parler de Règne que d'Eglise, car, dans la pratique, c'est le Règne qui doit nous importer. Bien qu'à la vérité, l'Eglise aussi nous intéresse et nous tient à cœur ; et c'est pourquoi nous voulons apporter des solutions à ses problèmes. Il ne faut pas opposer Eglise et Règne, mais vivre le rapport de manière dialectique. Autrement dit : c'est dans la perspective du Règne que se résout la tension Monde-Eglise.

réflexions - recherches

I. Quelque part entre Tarsis et Ninive

(cf. Livre de Jonas) Le Caire.

Depuis une quinzaine d'années, la bienséance veut que tout orateur situe le lieu à partir duquel il parle : juste exigence, d'autant plus que je me suis efforcé de penser à cette intervention à partir du Caire de crainte que, revenu en France, les lignes du paysage ne m'apparaissent brouillées ou que les bruits de la vie ici ne couvrent les quelques voix que j'ai entendues là-bas.

Je me défie pourtant de la tendance secrète qui habite cette requête : souvent elle couvre le désir de localiser au lieu de situer, de classer au lieu de relativiser afin d'écarter toute vulnérabilité et d'éloigner de soi toute remise en cause.

Ainsi un tel est prêtre-ouvrier, il est à la C.G.T. ou au P.C. ... on sait d'avance ce qu'il va dire. Cet autre vient du Brésil : il est catalogué sous la double étiquette de théologie de la libération et communautés de base ; celui-là travaille dans les milieux de la santé, on sait déjà qu'il parlera de la psychanalyse ; celle-là fait partie de l'Association ? alors c'est une bonne sœur chargée des catéchismes, etc.

Je dis cela pour préciser la portée théologique de mon propos. Je ne lui reconnais pas plus de valeur qu'à celui de chacune ou chacun d'entre vous quand il essaie d'exprimer sa foi et sa recherche en vérité, en communion ecclésiale et sans double langage. En communion ecclésiale c'est à dire, comme nous le faisons maintenant, en acceptant de soumettre son discours à l'interrogation et à la critique en fonction de la Tradition (à savoir : l'histoire chrétienne et son Ecriture) mais aussi en fonction de la diversité des expressions de la foi dans l'aujourd'hui de notre histoire.

Sans double langage signifie que l'on s'efforce d'être homme d'une seule parole, que notre parole soit recevable par tous. Je souhaite personnellement pouvoir tenir le même discours ici et en Egypte, au milieu de vous et au milieu de mes compagnons et de mes amis, musulmans, coptes, ou engagés sur d'autres voies d'humanité. J'essaie de ne pas tolérer en moi l'inavouable, le masqué, cela me paraît essentiel à la mission, j'y reviendrai.

Dans ce premier point j'évoquerai donc très brièvement le lieu d'où je parle afin que mon propos soit « situé » et « relativisé ».

Puis j'énoncerai quelques-uns des aspects de l'œuvre commune à laquelle nous sommes appelés.

La Mission, réflexions - recherches

Enfin j'indiquerai deux convictions et un brin d'expérience.

A) Le lieu d'où je parle

C'est l'Egypte, et plus précisément Le Caire, après seulement un an de vie là-bas. C'est dire que sans les échanges avec Michel qui travaille au métro du Caire, sans les rencontres avec beaucoup d'autres et surtout sans les propos confiants et fraternels de quelques Egyptiens, j'oserais à peine parler de ce lieu où je suis depuis si peu de temps.

1. L'Egypte. 45 millions d'habitants serrés dans la vallée du Nil, le Delta et les rives du Canal de Suez...

Un pays d'Afrique, du Moyen-Orient et de la zone économique dominée par ce que l'on appelle : l'Occident. C'est un pays de ce Sud que l'on oppose au Nord : opposition dont la dernière conférence de la CNUCED a bien montré la réalité. Mais c'est surtout un pays de ce Sud dont la domination est l'enjeu des rivalités, déclarées ou non, des puissances du Nord au premier plan desquelles il faut placer les USA du Pdt Reagan.

Il suffit d'évoquer l'actuelle politique du dollar pour donner une illustration de cette réalité... Mais la situation d'endettement des pays comme le Brésil et le Mexique, qui sont ainsi réduits à l'état de vassaux des USA, esquisse le modèle de « développement » vers quoi l'Egypte est plus ou moins orientée.

2. L'Egypte c'est une société qui est construite sur le modèle de la parabole du riche et de Lazare. Le riche c'est la bourgeoisie d'affaire, de la Banque, du Commerce et de l'industrialisation, qui tire sa fortune d'être l'instrument du « développement » et, dans les conditions actuelles, du capitalisme international. C'est elle qui soutient le régime politique.

Lazare, ce sont les paysans et, à un moindre degré, la classe ouvrière.

Entre les deux il y a les serviteurs du riche : (1) cette classe moyenne de la bureaucratie, des fonctionnaires et des petits commerçants.

Ici comme ailleurs, le modèle dominant est celui de la promotion dans la catégorie

(1) La parabole n'en parle pas... ils existent pourtant et la question est de savoir de quel côté de la porte ils se trouveront. Analogiquement, on peut poser le même type de question à la classe ouvrière des pays européens, coincée entre le Capitalisme occidental (le riche) et les pays du Tiers-Monde (Lazare).

supérieure ; l'idéal de Lazare c'est de devenir un petit bourgeois, et celui du serviteur est d'être admis à la table des grands !

3. L'Egypte est un pays musulman où l'ensemble des citoyens a son statut fixé par la loi islamique. Parmi eux, il y a environ 6 millions de chrétiens. L'Eglise du pays est l'Eglise copte orthodoxe, mais à ses côtés il y a presque un demi-million de chrétiens répartis en onze rites différents. Nous sommes, nous, Latins, une église rapportée et étrangère, liée à une église copte catholique constituée d'un lambeau arraché à l'Eglise orthodoxe au temps où l'Eglise de Rome considérait que l'Unité des chrétiens devait se faire autour d'elle et en s'incorporant à elle, en détournant les autres chrétiens de leur propre tradition...

4. L'Egypte est aussi, comme ailleurs, le champ de luttes idéologiques qui travaillent souterrainement le pays, faute de pouvoir s'exprimer librement dans des forces d'opposition organisées. Les courants intégristes apparaissent alors comme le moyen privilégié des revendications de la classe moyenne...

5. Enfin l'Egypte vit entre la brique crue et l'électronique, la barque à voile et les pous-seurs modernes sur le Nil, l'âne et la mercédès... c'est-à-dire qu'elle vit étirée sur cinq mille ans d'histoire...

Le cadre de cet exposé ne me permet pas d'en dire plus ni d'apporter toutes les nuances qui conviendraient... on s'en doute !

6. Quelle est ma situation en ce pays ? Celle d'un étranger et celle d'un hôte qui doit trouver son chemin et sa place dans ce pays et dans l'Eglise... Problèmes de langue, de situation professionnelle, de situation ecclésiale, d'accoutumance et d'acculturation... mais aussi des problèmes qui se posent à tout Egyptien pour vivre (salaire, habitat, transports, etc.). J'aborde ce pays avec mon passé et mon histoire personnelle et cela colore certainement mon regard et limite ma vision des choses. Dieu merci, le dialogue avec Michel, avec Christophe, Jean-Marie et Jean qui constituent le reste de l'équipe, vient élargir l'horizon.

B) Appelés à une œuvre commune

C'est de ce lieu dont vous voyez mieux maintenant en quel sens il faut le relativiser que j'essaierai de répondre à la question qui m'a été posée : quels sont les défis qui sont portés à la mission ?

La Mission, réflexions - recherches

Le mot « défi » me gêne un peu en ce qu'il suppose d'extériorité dans l'expression : relever un défi... Or, ce sont des défis à assumer. Nous ne sommes pas extérieurs aux réalités dont je vais parler, elles nous atteignent, elles sont notre œuvre, elles sont en nous, nous en sommes les victimes ou les complices. Et c'est avec les autres que nous pouvons essayer de résister, de tracer des chemins de liberté et d'évangile.

1. Du lieu où je parle, penser à la mission, ça ne peut vraiment pas être : penser d'abord à l'Eglise. C'est penser à la misère, à l'exploitation cynique des hommes, à leur ravalement à l'état d'instrument de production, de marchandise, de machines à consommer.

« Quels sont les cris, les appels à la vie que nous entendons ? certains sont précis, ils demandent de la nourriture, l'égalité des droits, la liberté, la santé.

D'autres sont assourdis, voilés par nos interprétations traditionnelles ou les rationalisations bruyantes de ceux qui dominent... je veux voir l'Eglise, analyser rigoureusement ces cris de la vie (...) s'attaquer aux problèmes réels de la non vie ».

Ces mots du délégué de Nouvelle Zélande à l'Assemblée du Conseil œcuménique des Eglises de Vancouver (La Croix, 21-7-83, page 3) disent bien la première des tâches à laquelle les disciples de Jésus me semblent appelés.

2. La seconde lui est liée : lutter contre ce qui nie l'homme, ce qui le mystifie et le prive de sa responsabilité.

2.1. Ce qui nie l'homme : je pense également aux idéologies closes à figure totalitaire et intégriste et aux chloroformes de la bonne conscience : que ce soit dans le domaine politique ou dans le domaine religieux, chrétien comme musulman.

2.2. Ce qui mystifie l'homme : je songe à l'entreprise de désinformation, de confusion des esprits entretenue par ceux pour qui l'amalgame tient lieu d'analyse et évite de situer différences et oppositions là où elles se trouvent. La négation persistante des luttes de classes érigée en principe abstrait et quasi métaphysique.

2.3. Ce qui prive l'homme de sa responsabilité : et d'abord ceux qui se substituent aux peuples pour décider des voies de leur liberté, de leur libération et de leur bonheur.

3. La troisième est la conversion de l'Eglise et d'abord de celle à laquelle j'appartiens. Ici encore, je fais miennes ces paroles d'un délégué à Vancouver (Corée).

« Pour moi la question est de savoir comment surmonter le schéma historique dans lequel ce pauvre païen est converti par la prédication évangélique du riche chrétien. Comment est-il possible de dépasser les vieux clichés du chrétien moderne allant

prêcher l'Evangile à des populations pauvres et arriérées. Comment nous débarrasser de l'image de chrétiens puissants — autorités et hommes d'affaires — apportant prédication et conversion aux pauvres, aux sans-pouvoirs ».

Il s'agit alors d'une Eglise qui risque sa vie pour les pauvres et que son anti-communisme systématique ne rendra plus complice du libéralisme qui engendre ces pauvres, d'une Eglise qui sache trouver la Parole et le ton pour défendre les hommes en péril où qu'ils soient et quelle que soit sa situation dans un pays.

Il s'agit aussi d'une Eglise accueillante des diversités culturelles et qui risque l'expression de sa foi dans cette diversité (autres univers conceptuels, autres philosophies, autres cultures que celles qu'elle a assumées dans son histoire).

Enfin il s'agit d'une Eglise de dialogue.

Certes, il y aurait d'autres causes à relever. J'ai cité celles auxquelles je voudrais donner le maximum de mon effort et je mesure chaque jour à quel point je suis loin d'accomplir ce à quoi j'aspire.

C) Deux convictions, un brin d'expérience

En terminant ce premier point, je voudrais vous faire part de deux convictions en donnant à ce terme son poids d'assurance et d'incertitude assumées.

1. La vie évangélique, sur les pas de Jésus, est une manière d'être homme qui peut nous permettre de vivre en hommes et en hommes libres, solidaires, pour tout dire en un mot : heureux. Comme hommes, disciples de Jésus-Christ, que pouvons-nous faire avec les autres hommes pour que tout homme et tout l'homme soit vivant ?

2. Pour saisir ce qu'est cette vie évangélique, j'ai besoin des autres : les chrétiens comme les hommes des autres traditions humaines, religieuses ou non.

3. Spontanément, je ne suis pas un homme d'aventure, j'ai peur de l'étranger, de la misère, des oppresseurs. Par la grâce de Dieu, la solidarité des miens, des frères de la Mission de France, des amis, j'ai accepté d'aller ailleurs, de commencer à vivre autrement. Alors j'ai commencé à voir ce que je ne voyais pas, à entendre ce que je n'entendais pas, à vivre plus large et plus profond. En ce sens, et c'est mon brin d'expérience, j'ai commencé à saisir pourquoi la « mission » comme « sortir » et « cheminer avec d'autres » est inhérente à la foi, mais aussi comment toute forme d'humanité périclite si elle refuse d'être vulnérable aux autres.

II. La Mission

Je voudrais maintenant développer quelques points concernant la mission, entendue en ce sens de dialogue que j'ai cru pouvoir discerner au fil de notre histoire et dont j'ai relevé aussi l'apparition dans l'histoire de l'Eglise depuis Vatican II.

A) Partir

La mission est pour moi ce qu'elle a toujours été dans l'histoire de l'Eglise : partir, sortir, répondre à un appel du dehors.

Cela ne va pas de soi. On dit que l'Eglise est missionnaire par nature... c'est faux ! Personne n'est missionnaire par nature, pas plus qu'on est chrétien, libre ou de gauche par nature. C'est le fruit d'un engagement et d'une lutte constante entre la satisfaction, la bonne conscience, la pesanteur des habitudes, le conformisme et la sclérose.

Jésus est sorti.

« C'est de Dieu que je suis sorti », dit Jésus dans l'Evangile de Jean (8,42 cf. aussi 16, 3).

Il était venu de Dieu (Jn 13, 3) et avant de retourner à Dieu, Jésus se lève et lave les pieds de ses disciples en un geste par lequel Jean veut exprimer le cœur de sa mission.

Aussi, au terme de son existence et de sa Parole risquées, Jésus doit sortir de la ville (19, 17) pour mourir au Golgotha ; et l'épître aux Hébreux commente : « Jésus a souffert hors de la porte, sortons-donc à sa rencontre en dehors du camp, portant son humiliation car nous n'avons pas ici-bas de cité permanente mais nous cherchons celle de l'avenir » (He 13, 12-14). Thème repris dans l'épître à Diognète...

Ainsi « le Pasteur fait sortir ses brebis et marche à leur tête » (Jn 10, 3-4) et nous sommes les disciples d'un Jésus d'exode et de passage car « Celui qui prétend demeurer en Lui, il faut qu'il marche lui-même comme celui-là a marché ». (1 Jn 2, 6)

La Mission n'est pas, comme nous le disons parfois, un « venez et voyez », mais un « sortez et parlez » et nous savons que nous sommes héritiers d'une Parole et d'une Espérance qui sont pour être livrées et partagées, d'une Parole et d'une Espérance qui tiennent leur chair de notre propre chair, leur vie de notre propre vie. C'est ça la

mission de l'Eglise. Nous savons aussi que pour parler il faut apprendre à parler et qu'il faut écouter...

B) Etre avec

C'est un leit-motiv de notre histoire à tous, une expression qui nous est si familière que j'en pointe seulement quelques aspects.

1. Etre avec qui d'abord ?

Nous désirons rencontrer d'autres que nous : peuples d'autres cultures, d'autres traditions humaines, religieuses ou non. Nous partons à la rencontre d'autres sociétés ou de sociétés que les transformations économiques et techniques ont faites autres. Parmi tous ceux-là, si possible et autant que possible, nous voulons être avec les pauvres... mais il faut être modeste dans cette parole : il y a tant de distance entre la réalité et ce que nous disons...

2. Etre avec : comment ?

Innombrables sont les variations sur l'« être avec ». Pour moi, c'est être le plus possible dans les conditions de vie et sous les déterminations qui font des hommes ce qu'ils sont.

Ces déterminations sont culturelles (ainsi de la langue), économiques (par exemple, le travail et ses conditions), sociales (l'habitat) etc. De ce point de vue, nous avons parfois tendance à privilégier l'un ou l'autre de ces aspects... pour nous libérer subtilement des contraintes liées aux autres. On a peut-être trop parlé du « travail du prêtre »... N'en profitons pas aujourd'hui pour larguer la dure réalité du travail qui fait la condition humaine de manière déterminante.

Tenter de vivre en vérité sous les déterminations et dans les conditions de vie de ceux avec qui nous voulons cheminer, ce n'est pas être « comme eux ». Sous la revendication — souvent rêvée d'ailleurs — du « comme eux », se glissent parfois la mauvaise conscience de ce qu'on est et un manque de liberté par rapport à ses racines et par rapport aux autres... Il s'agit d'« être avec » en portant les différences comme des différences non résolues, comme des tensions qui bousculent et qui font vivre.

Certains parleront de « communauté ou de solidarité de destin ». Ici aussi je serai modeste : c'est tellement difficile. Cela dépend de nous, de nos forces, de la grâce donnée, mais aussi des autres et de leurs choix...

La Mission, réflexions - recherches

Etre avec, selon l'Hymne de l'épître aux Philippiens (2, 6-11), c'est être reconnu comme un homme par les autres hommes : ce sont eux qui diront la mesure et la nature de notre solidarité. Il nous faut être homme et seulement homme, fils d'Adam. C'est le cri de Pierre (Ac 10, 26), comme celui de Paul (Ac 14, 15).

3. Etre avec les pauvres.

Dès le début de notre histoire comme à l'origine de la plupart des moments d'exode de l'Eglise, il y a cette volonté de rejoindre les pauvres. Pourquoi les pauvres ?

3.1. Je n'ose pas dire par amour... C'est difficile d'aimer, d'aimer vraiment les pauvres. En empruntant au bouddhisme un de ses maître-mots et en sachant encore que je suis loin de la réalité qu'il évoque, je dirais être avec les pauvres par compassion :

- le cœur fendu devant la misère
- la colère au cœur devant l'injustice et son insolence
- et aussi la rage de dire « non » devant la fatalité prétendue des lois économiques ou sociales..

3.2. Etre avec les pauvres aussi par souci de vérité et, sans doute, par consonnance avec la voie de l'Evangile. C'est le lieu pour voir et entendre, le lieu à partir duquel il faut essayer d'analyser et de comprendre, le lieu auquel il faudra toujours revenir car il juge notre action et notre société.

La démocratie grecque qu'on nous a présentée comme modèle dans notre enfance doit être jugée selon ses esclaves. La Belle Epoque doit être appréciée selon les conditions de vie de la classe ouvrière au XIX^e siècle et la Civilisation Occidentale selon le chômage et les réalités du Tiers-Monde.

3.3. Lorsque l'Evangile dit que la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres, il faut sans doute entendre, avec certains exégètes contemporains, que c'est l'accueil de cette Bonne Nouvelle qui révèle les pauvres en vérité. Mais il ne faut pas oublier que c'est aux pauvres évoqués par Isaïe et chantés dans le Magnificat que cette Bonne Nouvelle est en premier lieu destinée.

Bien souvent, on s'appuie sur l'universalité de l'Evangile pour dire que les riches ont aussi droit à la Bonne Nouvelle. Oui, mais les riches n'écoutent pas les paroles qu'on leur adresse en « s'adaptant » ou « en tenant compte de ce qu'ils sont ». Jamais. Une fois encore, relisons la parabole du riche et de Lazare (Lc 16, 19-31). Par contre, les riches écoutent les paroles que l'on adresse aux pauvres :

-
- soit pour les applaudir quand elles confortent l'ordre établi pour leur profit
 - soit pour les combattre quand elles dénoncent cet ordre fondé sur l'injustice.

Alors, parfois, il en est qui se convertissent ; ils s'appellent Matthieu, Zachée, François d'Assise, Charles de Foucauld...

3.4. Enfin la pauvreté et la simplicité de vie sont pour moi condition de liberté, non la misère. Et la pauvreté nous livre un visage de Dieu qui est pour moi vital, condition de vie.

C) Un chemin d'exode

Il faut sortir, être avec ; mais pour cheminer avec, pour créer des chemins de liberté, proférer une Parole appelant à la liberté.

En Egypte comment ? Je ne sais. Le chemin est à faire avec les autres : les compagnons d'équipe et les frères qui se découvriront en Egypte.

Pour cela, il faudra veiller ; savoir se taire pour entendre, s'arrêter pour voir, ralentir le pas, apprendre à parler...

Pour cela, il faudra travailler à ébranler les certitudes étouffantes, à faire exister les hommes dans leurs différences reconnues, à éveiller ou à réveiller sans cesse en sachant que soi-même on a besoin d'être maintenu en éveil.

Etranger, sans moyens de puissance, sans appuis financiers, balbutiant, que faire ?

D'abord partager, apprendre à voir ensemble et, s'il se peut, à agir ensemble. Mais de toutes manières et autant que possible : être là, gratuitement comme un démenti à la nécessité, à l'impossible, à l'utilitaire et à la passivité.

Dans ce monde, qui déborde infiniment l'Egypte, où l'argent est maître, où tant de gestes de solidarité masquent des intérêts stratégiques et la recherche de marchés (voir ce qu'il en est des solidarités avec les Palestiniens...), on peut être là, gratuitement, pour faire quelques pas ensemble et souvent recevoir beaucoup plus que ce que l'on peut donner.

Alors il ne faudra pas fuir sa pauvreté et se réfugier dans des paroles creuses. C'est lorsque nous aurons été nous-mêmes creusés par ce qui creuse les autres, interrogés par ce qui les interroge, « réduits à notre plus simple expression » (mots admirables !) qu'une parole de vie, une parole d'Evangile pourra surgir.

D) Une Eglise de dialogue

Je parle de moi bien sûr, de notre équipe : mais c'est l'Eglise qui est appelée à ca...

1. L'Eglise, combien de fois nous a-t-on soupçonnés de nous en désintéresser ? et combien de fois les évêques nous ont pressés de questions à ce sujet ? Pourtant notre fidélité — peu commode peut-être — a été tant de fois mise à l'épreuve et combien ont souffert par elle et pour elle !

Au seul plan des lois humaines de la sociologie, nul ne peut se désintéresser de l'Eglise s'il se veut chrétien. En termes barbares et si, comme je le crois, la vie chrétienne s'exprime sur le plan idéologique, nul ne peut se désintéresser de « l'appareil » qui sert ou dessert cette idéologie. Cela veut dire qu'ensemble nous sommes responsables de sa vie, de son visage, des positions qu'elle prend ou non, qu'elle soutient ou non dans la vie du monde.

Mais j'avoue être un peu las des oppositions sans cesse renaissantes entre « Eglise rassemblée » et « Eglise à naître », intérieur et extérieur de l'Eglise, etc., même si ces oppositions disent quelque chose de vrai et soulignent des tensions qu'on ne saurait effacer.

2. J'essaie simplement, et en Egypte je vous assure que ce n'est pas facile, d'être solidaire de mes frères, chrétiens ou non, de donner ma part de force pour la vie, y compris en donnant de moi-même pour que les structures soient porteuses de vie.

En Egypte l'espace idéologique religieux est pour ainsi dire saturé. Tout passage d'un croyant d'une communauté dans une autre est considéré comme une trahison. Les communautés semblent unies dans leurs certitudes, sur la défensive, et, au mieux, tolèrent ce qu'elles sont obligées de tolérer. Il s'agit alors de trouver les voies d'une hospitalité fraternelle et d'un dialogue vrai. Cela ne peut se faire qu'en apprenant à aimer vraiment les musulmans et les coptes. Il ne s'agit donc pas d'un dialogue d'appareil à appareil, d'un dialogue « religieux », même si celui-ci vaut mieux que l'exclusion et le soupçon. Il ne s'agit pas de chercher je ne sais quel compromis dans un syncrétisme ou un dénominateur commun faisant bon marché des différences. Il s'agit d'un dialogue où l'on se risque soi-même, où l'on accepte que l'autre soit autre, où l'on ne se renie pas soi-même, mais où l'on ne présuppose pas ce qui adviendra en cours de route, et où l'on accepte de devenir autre.

J'aimerais contribuer à ce que la seule raison d'être de l'Eglise soit l'Evangile risqué comme le grain en terre.

3. J'aimerais aussi que cette Eglise soit une Eglise en conversion. Dieu sait si je suis d'accord pour l'acculturation et l'inculturation, pour le travail de l'Action Catholique à qui nous sommes tous redevables d'une grande part de notre formation, pour la création de « nouveaux lieux d'Eglise ». Oui je suis d'accord pour : « L'Eglise en classe ouvrière », mais cela change si peu de choses à l'Eglise installée, à l'Eglise dominante... Alors je me demande : quand donc « la classe ouvrière dans l'Eglise » ? Quand la foi dans ses expressions africaines ou asiatiques dans l'Eglise ?

J'aimerais une Eglise perméable, qui se transforme sous l'effet de choc en retour de ceux qui sont au loin...

4. L'Eglise à laquelle j'aspire est celle des rencontres de Jésus, une Eglise offerte, qui ne compte pas. Certains ont suivi Jésus, ainsi les disciples (Jn 1,35) ; d'autres l'ont rejeté : ses frères (Jn 7,5) des disciples (Jn 6,66) ; d'autres encore ont eu leur vie éclairée par sa rencontre : La Samaritaine à qui il a annoncé le culte en esprit et vérité, Nicodème qui a suivi de loin et de nuit (Jn 3,1 - 19,39). Mais il y a aussi Jean-Baptiste (Jn 3,27 - 30) dont on ne se demande jamais pourquoi il n'a pas suivi Jésus et pourquoi on le dit « saint ». Il y a le paralysé de Bethzatha (Jn 5,15), la femme adultère (Jn 8,11), l'aveugle-né (Jn 9,38), chacun rejoint sur son chemin et vivant ensuite la rencontre de Jésus selon sa grâce. (voir aussi en Mc 5,18 - 20, le possédé de Gêrasa témoin itinérant en Décapole... d'où Jésus a été chassé).

L'Eglise des rencontres de Jésus c'est l'Eglise d'Emmaüs. Elle commence par un bout de route commune ; elle est scandée par ces moments où l'on se lie en « partageant le pain et le sel », où l'on célèbre ensemble un passage avant de reprendre la route en ayant reconnu Celui qui fait brûler le cœur. Cette Eglise, j'en vois une expression dans l'existence de la JOC en Egypte. Ce n'est pas spectaculaire, non, mais c'est un lieu de partage où de jeunes travailleurs apprennent ensemble à regarder leur vie dans un éveil réciproque, où ils cherchent les voies d'un engagement pour plus de justice sociale dans un pays où beaucoup d'enfants travaillent comme ils travaillaient chez nous il y a 150 ans. Chacun célèbre sa foi selon la tradition de sa communauté mais, dans ce lieu de dialogue, se joue quelque chose qui n'a pas de nom, dont on ne sait ni les formes ni l'issue...

III. Quatre choses qui me tiennent à cœur

Dans ce troisième et dernier point, j'évoquai simplement quatre thèmes majeurs de la mission :

A) Bilinguisme et double langage

Il nous faut être homme de deux pays, de deux langues, deux cultures, deux ou plusieurs logiques, manières de voir le monde. Il faut essayer d'entrer dans d'autres univers spirituels, de comprendre et d'y vivre.

Cela oblige à vivre sans défense, vulnérable. Cela exige un effort intense, cela s'apprend et se reçoit.

La mission alors consiste proprement à refuser le double langage, à refuser de mettre la foi d'un côté, l'engagement humain de l'autre ; à refuser de tenir un discours avec les chrétiens et un autre discours avec les autres. Le travail de la mission commence en soi-même. dans le silence, l'incertitude, l'impossibilité de dire, la relativité des mots, la patience et l'invention.

Il faut être l'homme d'une seule parole, d'une parole évangélique appelante et contestante pour tous, recevable par nos compagnons, reconnue par l'Eglise. Cette parole ne peut jaillir que d'une vie qui assume chaque pays, et leur écart, sans réduire les différences. Le missionnaire, c'est Jésus, homme d'une seule Parole : celle de Dieu.

B) L'altérité

Sous le terme d'altérité je voudrais reprendre quelques points éclairant la rencontre de l'autre et la question de l'identité.

1. La rencontre de l'autre est d'abord pour le plaisir du dialogue et du chemin fait ensemble. L'autre est rejoint pour lui-même, par amitié, pour la joie des connivences et des différences. Et cela va des plus proches amis à ceux qui nous viennent des plus lointains pays : je pense à tel ou tel de Corée ou d'Egypte...

Bien sûr cela veut dire que l'on se risque soi-même à découvert, que l'on s'y expose

et qu'on expose ses raisons de vivre et de mourir : c'est tout un, les parcelles de l'espérance humaine qu'on a reçues en partage.

2. Dans cette rencontre nous apprenons à nous voir autrement. Un seul exemple : nous jugeons aujourd'hui normal que l'Eglise soit séparée de l'Etat (au moins théoriquement...). Ceci est une aberration pour un pays musulman. Naturellement notre position nous fait voir les défauts possibles de la perspective musulmane : risque d'une religion sociologique utilisée par le pouvoir, conformisme des croyances, intolérance, etc...

Mais lorsqu'on entre dans la perspective islamique, on se dit qu'en France on s'accommode trop facilement du fait que la foi devienne simple affaire de conscience personnelle, affaire strictement privée ne touchant ni aux structures économiques, ni aux structures juridiques. Ceci au nom d'un pluralisme légitime ? Sans doute...

...Mais aussi au nom du libéralisme ; et cela arrange bien la bourgeoisie et le capitalisme qu'il en soit ainsi. Cela dérange bien les régimes politiques d'Amérique Latine, d'Amérique centrale ou de Pologne, quand il en est autrement.

3. Apprendre des autres.

Rencontrer les autres en vérité c'est aussi apprendre d'eux.

Lorsqu'en 1789 les droits de l'homme furent votés en France, ce fut malgré l'Eglise, même si une partie du clergé s'impliqua dans ce vote. En 1948, la déclaration universelle des droits de l'homme fut votée, mais c'est au Concile Vatican II que l'Eglise a formellement reconnu la liberté religieuse...

Aujourd'hui, beaucoup de chrétiens s'engagent pour la défense des droits de l'homme. C'est bien ; mais il nous faut être modestes, savoir reconnaître nos carences, notre péché, travailler pour que ces droits soient respectés dans la vie de l'Eglise, marcher avec les autres et combattre avec eux pour la justice et la dignité des hommes.

4. Naître à des dimensions nouvelles de la foi.

Des autres, nous apprenons quelque chose de l'homme, nous apprenons aussi quelque chose de Dieu.

Au temps de l'exil, Israël se trouve devant un dilemme : soit jouer l'isolationisme et attendre le retour en terre promise en se maintenant dans la pureté rituelle (perspective

La Mission, réflexions - recherches

d'Hananya : Jer 28), soit risquer l'aventure dans la rencontre de l'étranger, et c'est la ligné de conduite préconisée par Jérémie (29, 4.7).

A leur manière Ezéchiel et le deuxième Isaïe acceptèrent aussi ce risque. Ce dernier va jusqu'à voir dans Cyrus, le « berger du Seigneur » (Is 44,28), son « Messie » (Is 45,1), l'aimé de Dieu (Is 48,14).

Or, ceci amena un déplacement considérable dans la conception de la foi d'Israël. Le Dieu national qui avait élu Israël dans l'Exode prend alors les traits d'un Dieu universel, et le fondement de son rapport à tous les peuples devient celui du Créateur et de ses créatures. Une nouvelle intelligence du rapport de l'homme à Dieu se fait jour avec un sentiment nouveau de la distance par rapport à « Dieu-Autre », mais aussi la conscience accrue d'une responsabilité personnelle (Ezéchiel) et une méditation nouvelle sur la condition humaine (thèmes de la Sagesse).

Cette restructuration du champ de la foi sera le soubassement des écrits du Nouveau Testament ; et l'on sait à quel point les textes du 2^e Isaïe sous-tendent les perspectives messianiques des Evangiles.

Ainsi, le croyant devient lui-même autre, ou peut-être devient-il simplement ce qu'il doit être, si l'on veut bien admettre que l'identité d'un homme est ce qu'il devient dans son chemin d'homme et non une image préétablie à laquelle il devrait se conformer... De ce point de vue, il faudrait relire les évangiles et voir comment ils présentent Jésus prenant la mesure de sa mission et de sa vocation dans la rencontre des autres, y compris de païens : ainsi la Syrophénicienne en Mc 7,24-30.

Cette perméabilité à l'autre établit un clivage de fond entre les conceptions de la mission où l'on accepte le risque de devenir autre et celles d'une mission conçue d'une manière ou d'une autre comme défense et illustration de la vérité. De cette altération de la foi, qui est aussi le signe d'un cœur altéré, Thérèse de Lisieux est à l'origine de notre histoire un témoin exemplaire...

5. L'autre comme mystère.

L'autre enfin, dans son irréductibilité, est pour nous le visage de la singularité, de l'unicité de tout homme, la marque de son mystère.

C'est l'invitation à laisser à Dieu et à l'homme une part de mystère : celui de leur rapport et de leur histoire. Ne pas juger, dit l'Evangile.

La foi est chose si profonde, délicate, fragile parfois. Elle est si simple et si difficile. A

certaines jours, en certaines vies, la foi c'est peut-être seulement une question acceptée, un geste fait et risqué, malgré, envers et contre tout ; une parcelle d'espérance abritée des vents du désespoir.

Laisser à Dieu le mystère de sa voix et de son appel, certain seulement qu'il veille sur la route de chaque homme et qu'il nous confie une parole de vie.

C) Relativiser, incomplétude

1. La démarche par laquelle nous acceptons de sortir est celle d'un dépaysement et ce dépaysement nous met à distance de l'univers centré et orienté qui est le nôtre.

A l'intérieur de cet univers, toute rencontre était arrangée, assimilée selon les axes et les possibilités du champ idéologique. Bref on reste alors dans le cadre, insoupçonné en ses fondements, de l'univers idéologique initial.

Le premier effet du dépaysement est peut-être, en révélant la particularité de notre univers, de révéler le jeu d'annexion de l'autre, de résorption de différences auquel nous nous livrons inconsciemment. Procèdent de ce jeu toutes les tentatives faites pour situer le non-chrétien dans l'univers chrétien y compris en en faisant un chrétien qui s'ignore ou en voyant le Christ présent en tous ces événements que nous considérons comme autant de manifestations du Royaume, etc.

Le second effet du dépaysement est de montrer la relativité de l'orientation de notre univers propre.

2. D'ailleurs la rencontre des autres, les pas faits avec eux, font saisir un peu de leurs raisons de vivre, de leurs souffrances, de leurs combats, et aussi quelques-unes de leurs limites et de leur péché. Aucun homme n'est tout noir ou tout blanc... et tous, nous ne sommes que des hommes. La suffisance devient alors insupportable, l'enfermement intolérable. L'histoire des hommes prend aussi son poids d'incertitude et de tragique.

3. Ce poids de l'histoire, nous le saisissons également dans la variété des chemins d'humanité qui nous rappellent que le divin n'atteint l'homme que par l'humain et selon l'humain, c'est-à-dire dans la contingence de l'histoire, des cultures.

La Mission, réflexions - recherches

4. Tout ceci nous conduit à relativiser notre perspective, notre voie d'hommes et de croyants. C'est une opération difficile que de renoncer à être les détenteurs de la Vérité, ceux qui sont l'axe du monde et de l'histoire par leur incorporation à son centre unique.

Il faut relativiser, renoncer à cette logique d'inclusion/exclusion qui ne laisse d'autre alternative aux autres que celle d'être dedans ou dehors.

Il faut relativiser c'est-à-dire renoncer à posséder l'Absolu. En réalité c'est alors reconnaître l'Absolu pour ce qu'il est et ne pas faire semblant. Trop souvent la reconnaissance de l'Absolu est son asservissement à notre vision des choses. On affecte alors de confondre relativisation et indifférentisme, et l'on considère que ce qui n'est plus exclusif perd toute valeur...

Et pourtant notre histoire chrétienne devrait nous interroger dans la mesure où elle est très liée à l'histoire de domination et d'intransigeance d'un Occident qui considérerait en effet qu'il était la norme unique et universelle de la vie du monde. Guerres de religions, exterminations d'Infidèles, pressions de toutes sortes... comment se fait-il qu'il ait fallu employer force et violence pour convaincre (!) les autres de la vérité chrétienne ? Comment ne pas s'interroger sur les conceptions théologiques qui ont inspiré ou légitimé de telles pratiques ?

5. Nous sommes donc invités à une conversion du regard.

De la même manière que l'on est passé peu à peu (et sous la pression des événements !) d'un œcuménisme visant l'unité des chrétiens par l'incorporation à l'Eglise romaine à un œcuménisme de dialogue, nous devons sans doute passer d'une conception de la mission par extension à une mission qui soit : dialogue.

Un premier pas a été fait lorsque, de la mission conçue comme apport aux autres de ce qu'ils n'avaient pas, on est passé à une conception selon laquelle on découvrirait en l'autre ce qu'il avait ou était déjà (chrétien anonyme, pierres d'attente, Christ déjà-là... etc.).

Mais en ce mouvement on allait toujours du même au même...

La conversion dont je parle est autre : il s'agit de reconnaître que nous n'avons pas tout, que nous ne sommes pas tout ; que les autres vivent des choses que nous ne

vivons et ne vivrons pas. Il faut accepter que tout homme, toute communauté humaine vive dans le fragmentaire et l'incomplétude, que les manques soient en nous comme chez les autres, car ils sont une condition d'échange et de vie. L'Eglise est en incomplétude... et doit le rester.

D) Nouvelles paroles de foi

Dans ce mouvement d'exode, sur cette route, je dois accepter que ma foi change. Je ne me retrouve plus dans des expressions qui m'ont fait vivre et je dois trouver une expression de la foi qui soit en accord avec la vie partagée avec d'autres, une expression de la foi qui soit aussi en communion avec celles des autres : à l'origine, dans l'histoire et dans l'espace d'aujourd'hui.

Un simple exemple : je comprends que Pascal, dans l'univers culturel qui fut le sien, ait vécu sa foi dans une relation personnelle au Christ ayant versé telle goutte de sang pour lui... Mais je ne puis faire mienne ni la représentation de la rédemption, et du péché qu'il y a derrière, ni les modalités de cette rédemption.

1. Suivre Jésus.

Que dirai-je alors de ma foi aujourd'hui ?

J'ai toujours éprouvé une grande difficulté à entrer dans les expressions de la foi qui situaient la vie personnelle de l'homme, comme le cours de l'histoire selon un schéma Mort/Résurrection articulant ainsi : servitudes, échecs, péchés, etc. sur un pôle négatif, solidarités, libérations, révolutions sur un pôle positif.

L'origine de cet usage remonte sans doute à Paul qui reste pour moi le témoin exemplaire d'une démarche missionnaire où la foi s'efforce d'assumer l'homme dans un espace culturel et à une époque de l'histoire déterminés.

Paul interprète la mort et la résurrection de Jésus en un sens métaphysique et mystérique ; je veux dire en assumant et en contestant les conceptions de philosophes et de religions à Mystères de son temps. Ceci le conduit, comme il le dit, à ne pas connaître Jésus selon la chair, à ne pas s'attacher à la vie, à l'histoire de Jésus. Il suffit qu'il ait été le juste injustement condamné ; mais Paul ne dit pratiquement rien des actes, ni de la prédication de Jésus. A sa suite, l'Eglise a construit sur la même

La Mission, réflexions - recherches

articulation Mort/Résurrection plusieurs types d'intelligence du mystère de la condition humaine et de l'histoire... bien.

Mais les apôtres quand il fallut remplacer Judas prirent soin de rechercher un témoin direct de l'itinéraire et de la parole de Jésus (Ac. 1,21 - 22). Et Matthias fut choisi comme témoin de la résurrection parce qu'il avait connu Jésus selon la chair. Bien plus, ce fut une tâche du ministère apostolique que de mettre par écrit les récits de la vie, des actions, des paroles, des paraboles de Jésus, selon la sensibilité des premières communautés. Ce sont ces textes qui sont au centre de la vie ecclésiale et non les écrits de Paul qui sont pourtant les premiers témoignages de la mission, dans son travail d'intelligence de la foi. Les disciples ont ainsi tenu à fixer les raisons qui ont conduit Jésus à mourir et à dire que sa résurrection était la ratification par Dieu de son type d'existence.

La résurrection de Jésus, démenti à sa mort injuste, est le sceau donné par Dieu à son engagement prophétique et aux représentations de Dieu dont il vivait et qu'il proposait. Mort et Résurrection, avant d'être des catégories théologiques, sont des événements de l'histoire de Jésus. Il me semble qu'il faut rendre la mission de Jésus-Christ à sa ponctualité dans l'histoire afin de lui rendre sa force d'interpellation et d'inspiration. Il faut revenir à Lui comme à un homme qui a joué sa vie dans le concret d'une histoire et qui y a pris position, qui y a pris parti. Et il faudra toujours revenir là. Ce n'est pas diluable, spiritualisable. Ce fut, à un moment donné et en un lieu donné, une aventure de l'homme et de Dieu dont nous sommes tributaires et dont la mémoire nous est confiée pour qu'elle joue dans la recherche que font les hommes de leur humanité.

Ainsi pour moi, et lorsque je dis « pour moi » je pense aussi à ceux dont je deviens peu à peu le compagnon, la Bonne Nouvelle n'est pas une Mort/Résurrection en quelque sorte abstraites, servant de « clef de lecture » de la réalité humaine, c'est d'abord et avant tout la vie de Jésus, sa parole, c'est la croix pour avoir dit et fait des choses incompatibles avec l'ordre social et religieux dominant, mais pour la vie et la liberté des pauvres ; c'est la résurrection comme témoignage donné par Dieu à son engagement.

Dès lors c'est l'invitation pour moi, et pour ceux avec qui je chemine, à nous risquer aussi dans ce type d'existence, à suivre Jésus comme disciples, avec Pierre et Jean à la Belle porte du temple (Ac. 3), avec François d'Assise et beaucoup d'autres. Ce qui me vient aux lèvres dans les paroles échangées avec tel ou tel ami musulman, avec tel ou tel camarade de route, ce sont les paraboles, car elles ouvrent un espace

à l'homme et l'invitent à créer sa route d'homme avec le Dieu de Jésus Christ. J'expérimente aussi que ces paraboles sont alors entendues, et que les gestes symboliques et libérateurs de Jésus sont retenus.

Il ne faut pas voir en ce que je dit un désaveu de la théologie, de l'effort d'intelligence de la foi, du travail de la mission « selon Paul », mais le souci de mettre au centre de la mission ce pourquoi le semeur est sorti...

2. L'Esprit du Dieu Vivant.

En terminant je dirai seulement quelques mots de la manière dont je me représente ce qui, de Dieu, est Esprit.

Nous avons hérité de représentations diverses de l'Esprit et nous les vivons, il me semble, dans une tension difficilement assumée. Nous disons volontiers que l'Esprit a été donné par Dieu à l'Eglise, mais nous affirmons également qu'il est dans le monde... Il est celui de la Pentecôte... et celui de la Genèse.

Cet Esprit nous est souvent présenté comme étant la Plénitude de Dieu communiquée à l'homme... et, sous ce rapport, je n'ai jamais pu très bien comprendre comment tenir la tension que je viens de rappeler.

Personnellement j'aime à prier l'Esprit de Dieu comme celui qui est « manque » en l'homme et en Dieu. C'est l'Esprit de différence, celui qui sépare les ténèbres et la lumière, celui qui assume les différences humaines et les respecte au point que chacun est reconnu dans sa propre langue (Ac. 2). C'est celui qui, en tout homme, fait poser la question de l'homme et la question de Dieu. Celui des remises en cause, qui fait éclater les clôtures, défaire les enfermements. Celui qui poussa Jésus au désert pour y être éprouvé et pour qu'il assume lui aussi l'incapacité à maîtriser l'Absolu. Le péché contre l'Esprit, c'est l'idolâtrie de toujours, la réduction de la réalité à son image, de l'homme à la marchandise, de la vie à l'argent, bref la volonté de puissance refusant de reconnaître limites et manques et se servant de l'Absolu pour sceller les tombeaux.

Cet Esprit de manque, de pauvreté est l'Esprit de la Pentecôte, de la Mission, car il est à la racine du dépaysement, du départ vers l'autre, de la dépossession des certitudes et des habitudes pour aller avec d'autres à la suite de ce Dieu qui dans le jour se fait nuée et qui est lumière dans la nuit.

Il y a toujours du neuf en avant des hommes de foi

Eric Brauns

I. Etrangers et voyageurs à cause de l'amour de Dieu

La certitude que Dieu aime ce monde-ci est le résultat progressivement formé d'une **expérience**. Mais par « expérience », il ne faut pas comprendre une espèce d'illumination soudaine, d'irruption et de confirmation éclatante de la vérité : un chemin de Damas individuel pour chacun, la vérification soudaine d'une hypothèse de laboratoire pour la grande joie de l'expérimentateur. L'expérience de foi est le fruit, parfois lent à mûrir, d'une relecture des événements et des témoignages, d'une rumination de la mémoire collective qui confronte le présent aux traces du passé et à la question de l'avenir.

Parce qu'il est rejoint par une expérience,
l'amour de Dieu pour le monde et pour les hommes d'aujourd'hui
est reconnu et célébré dans une durée :
cet amour est éprouvé comme une **fidélité** à nos pères,
comme une **présence** actuelle
et comme une **promesse** faite à nos enfants.
L'amour de Dieu embrasse tout notre temps humain
et c'est pourquoi nous ne pouvons en parler qu'en le racontant,
dans des récits qui ne sont jamais des souvenirs périmés,
dans des histoires qui n'ont pas de conclusion.
L'amour de Dieu est de toujours à toujours :
voilà l'expérience jamais achevée que dit la Bible,
mais aussi notre prière, nos célébrations
et même nos engagements pratiques.

L'idée du temps traduit une expérience.

Il existe une foule de manières de se référer au temps dans notre culture.
Pour les uns, désigner le temps c'est désigner un **destin** inéluctable,
la nécessité aveugle du fatalisme.

Pour d'autres, le temps est **cyclique**,
lieu où le même éternellement se reproduit ;
c'est le temps de l'**identique**,
où il ne se passe rien en définitive.

« Rien de nouveau sous le soleil ! »

Il y a aussi ceux qui voient le temps d'un point de vue **volontariste**,
comme une page blanche offerte indéfiniment à l'humanité
pour qu'elle y inscrive ce qu'elle veut,
le bien comme le mal.

Vous connaissez aussi le « temps - **progrès** »
où l'humanité, sûre d'elle,

ne dessine que les marches assurées de son ascension triomphante
vers un règne du bonheur et de la liberté.

Certains ont inventé, très tôt dans notre civilisation (cf. les mythes de l'âge d'or),
le « temps - **catastrophe** » où rien ne peut se produire,
sinon le déclin, la décadence, le glissement lent de toutes choses vers la mort.
On doit citer également le temps **immobile**, neutre, indifférent :
quel que soit le projet que l'humanité engage,
hier sera identique à demain.

Au fond, ce temps est une éternité.

Enfin, il existe aussi un temps **mythologique** :
le temps est au pouvoir des dieux qui, en secret, à notre insu, jouent notre sort.
Ces dieux sont les véritables décideurs
et nos débats sur cette terre ne sont qu'une apparence ;
l'issue de notre procès ne dépend pas de nous,
les dieux tirent les ficelles.

Chacune de ces représentations du temps
dont je n'ai pas donné la liste exhaustive
est l'écho d'une expérience collective particulière.
Les hommes rebâtissent une figure du temps
en fonction de la manière très concrète
dont ils sont en rapport avec le monde et les uns avec les autres.
Le temps mythique des païens exprime une vie sociale
où les hommes sont plus souvent esclaves qu'hommes libres,
où la guerre peut réduire du jour au lendemain un peuple entier à la servitude.
Chaque vision de l'histoire est un peu la consignation,
l'expression d'une découverte de ce qu'est la vie sociale
ou la vie humaine en général.
Ma question pourra se formuler ainsi :
quel temps, quelle histoire va construire en nous
l'expérience de l'amour de Dieu pour ce monde et cette humanité ?

L'Écriture est plurielle.

D'abord, une précaution qui n'a rien d'oratoire :
il n'y a pas une seule et unique conception chrétienne du temps et de l'histoire,
et il est impossible de « baptiser » une pensée biblique unique du temps,
comme on a cru pouvoir le faire parfois.
D'après cette façon pour le moins rapide de synthétiser la Bible,
Juifs et Chrétiens auraient en commun la vision de l'histoire suivante :
l'histoire a un commencement absolu contemporain de l'origine du temps,
à savoir la création divine.
Pareillement, temps et histoire vont vers une même fin qui sera le jour de Yahwh,
le terme du jugement dernier.
Dieu est maître absolu de ce temps et de cette histoire,
il en détient la clef,
il en possède seul le sens transcendant.
Nul ne peut rien contre le cours de cette histoire.
Mais Dieu, en sa miséricorde,

a révélé l'orientation et la signification de cette trajectoire à quelques-uns :
à ceux qui écoutent et reçoivent ce message sur la vérité de l'histoire,
Dieu offre la possibilité d'agir dans le sens voulu par lui,
et donc d'être sauvés.

Peu importe si ce résumé est complet :

l'important est de discerner

qu'à côté de cette représentation sans doute présente dans l'Ecriture,
il y en a d'autres.

La littérature de sagesse, par exemple avec Qohelet,
développe une idée très immobiliste du temps
où tout est vanité.

On trouverait pareillement

des textes très assurés de la Providence divine qui ne laisse rien au hasard.

Enfin, les livres qui ressortissent au genre apocalyptique
ont leur propre théologie de l'histoire.

Par conséquent, **ce serait appauvrir la Bible
que de la réduire à l'unité d'une manière de voir.**

Plus fondamentalement, nous sommes convaincus
que, si la révélation biblique est vitale pour les hommes de notre temps,
elle doit pouvoir se dire dans diverses cultures humaines,
et donc, jusqu'à un certain point,
nous n'avons pas le droit de l'inféoder à une seule vision du temps
et de l'histoire consacrée à jamais comme chrétienne.

Pourtant, la révélation biblique n'est pas non plus « passe-partout »,
caméléon qui s'adapte parfaitement à tous les contextes.

Il y a des affrontements avec les cultures, à commencer par la nôtre.
Pareillement, nous rencontrons des conceptions du temps et de l'histoire
qui nous **interdisent** de comprendre et de dire la foi chrétienne.

A commencer par toutes les conceptions du temps et de l'histoire de l'humanité
où rien ne peut se passer de nouveau, d'impromptu, de surprenant :

le temps est non seulement irréversible

(on ne peut pas revenir sur ce qui a été fait),

mais immobile

parce que ce qui se passe n'est que la permanence logique, inébranlable,
de ce qui a été écrit une fois pour toutes depuis l'éternité.

Aucun événement n'est possible,

le changement n'est qu'une trompeuse illusion.

Or notre foi en la seigneurie de Dieu sur toutes choses nous fait dire qu'il n'y a pas d'ordre éternel et que Dieu peut bouleverser la nécessité, par exemple en révélant qu'il est « aux petits et aux ignorants », ou en donnant sa vie pour ceux qu'il aime. Parce que nous avons l'expérience de l'amour de Dieu pour nous, nous ne pouvons accepter toutes les pensées qui figent le temps ou qui éternisent l'histoire.

Qui dit amour, dit surprises, réconciliations, échecs, ruptures, renouvellements de l'alliance, pardon, etc... Notre histoire à nous, est une histoire d'amour, de passion commune, où jamais on ne s'attend à ce que le futur ne réitère simplement le passé. La répétition, c'est le désespoir et la mort.

Il y a toujours du neuf, en avant des hommes de foi.

« Par la foi, répondant à l'appel, Abraham obéit et partit pour un pays qu'il devait recevoir en héritage, et il partit sans savoir où il allait. Par la foi, il vint résider en étranger dans la terre promise, habitant sous la tente avec Isaac et Jacob, les cohéritiers de la même promesse » (Hb 11,8.9)

Si nous savions déjà tout du temps, nous ne partirions pas.

Si nous sommes « étrangers et voyageurs » sur la terre, c'est bien parce que nous avons le cou tendu vers la nouveauté de Dieu, vers les innovations de son amour pour nous.

Non, l'histoire n'est pas la perpétuation d'un drame métaphysique du bien et du mal, de la lumière et des ténèbres,

ni le scénario réglé d'un antagonisme titanesque de la vie et de la mort.

Un tel théâtre est celui de la nécessité :

il nous réduit au rôle de spectateurs

(Où est notre liberté ? Où est notre responsabilité ?) ;

et surtout, il veut nous convaincre qu'il n'y a rien à attendre de Dieu.

Or, Dieu est fidélité, présence et promesse.

Il est bien maître de l'histoire,

mais non pour en obturer toutes les failles ;

plutôt pour appeler sans cesse notre réponse, notre retour vers lui et l'offrande de nos vies.

2. L'humanité n'est plus orpheline, mais adoptée par Dieu

Dans l'un des gestes qui nous rassemblent : l'Eucharistie,
nous percevons quelque chose de la vision du temps
que bâtit peu à peu en nous l'expérience de l'amour de Dieu.
D'abord, l'Eucharistie nous met sans échappatoire en face de notre **présent** :
que célébrons-nous ? de qui et de quoi témoignons-nous ? qui sommes-nous ?
Nous célébrons la venue du Règne de Dieu par Jésus Christ,
dans notre histoire d'hommes ;
nous témoignons que le salut est offert par Dieu
à tous ceux qui ont assez faim et soif pour l'accueillir ;
nous sommes ce peuple de Dieu pour qui le Christ partage son corps et son sang.
Mais qui ne voit pas que notre réalité concrète
est en pleine contradiction avec ce qui est proclamé.
La petite assemblée que nous formons
a-t-elle vraiment quelque chose à voir avec le peuple de Dieu,
avec la multitude pour qui Jésus est mort ?
Nous qui partageons le pain et le vin,
ne sommes-nous pas pécheurs,
et donc ne sommes-nous pas en train de manger et de boire notre propre condamnation ?
Si l'Eucharistie nous confinait au seul présent, elle nous réduirait au désespoir,
elle ne nous renverrait qu'à notre infidélité, à notre péché.
Est-ce à dire que, pour nous consoler,
l'Eucharistie nous projette dans un futur complètement détaché de ce présent,
dans une utopie, dans un perpétuel lendemain qui chante ?
Le repas chrétien ne serait que l'anticipation maladroite de nos rêves de plénitude :
il ferait du salut en Jésus Christ un horizon qui recule toujours,
une fuite en avant,
un arrière-monde où l'on situe le repos.

Au cœur de la liturgie, nous disons :

« La veille de sa passion, lors de son dernier repas avec ses disciples,
il prit du pain, le bénit », etc...

Après que nous ayons prié et beaucoup parlé des besoins du monde,
voilà que surgit ce récit au passé concernant Jésus.

Je me souviens, après des milliers de générations, que lorsqu'il était parmi nous, il disait ceci, il faisait cela.

Le mémorial ne coud pas un morceau de vieille étoffe sur un tissu nouveau :

il désigne du doigt où commence le tissu,
il nous rappelle que ce Jésus et son événement
font partie de la même étoffe que vous et moi.

Le souvenir vivant de sa mort et de sa résurrection
nous rend capables de soutenir la vue de notre présent tel qu'il est,
sans désespérer.

Mais en même temps, c'est un « souvenir dangereux »
car il nous presse de prendre une décision :
il est extrêmement urgent de se compromettre,
de se déclarer en faveur de Dieu et en faveur des hommes,
car le Christ est vivant.

Il n'y a plus à avoir d'angoisse ;
tout recul consenti est un déni de Dieu,
toute défaillance une façon de dire qu'il ne tient pas (sa) Parole.

« Vous n'avez pas reçu un esprit qui vous rende esclaves et vous ramène à la peur,
mais un esprit qui fait de vous des fils adoptifs... » (Rm 8,15).

Le régime de l'esclavage est révolu
et notre histoire est celle de notre adoption :

Dieu nous a adoptés ;
par conséquent, il est urgent de vivre comme des fils.
Notre avenir, ce n'est pas l'au-delà des mythes,
c'est l'imminence de la manifestation de notre adoption.

On retrouve ainsi quelques caractères du temps pour nous.

Le passé que nous restitue notre mémoire
est celui de la fidélité indéfectible de Dieu :

le don que le Fils fait de sa vie pour l'humanité.

Ce passé convertit le présent qui cesse d'être écrasant
pour devenir le lieu d'une décision urgente,
d'un engagement résolu à faire l'histoire.

Dans l'attente,
dans l'espérance d'un avènement prochain,
d'un dénouement qui ne tardera plus.

L'heure de Yahwh désormais est proche
où éclatera comme une évidence
ce que son amour a déjà fait pour nous :

nous prendre pour ses propres enfants,
pour sa propre descendance.

« Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe,
vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Cor 11,26).

L'élection est une charge et une mission.

Le destin de Jésus Christ occupe en quelque sorte le milieu du temps
comme la clef de voûte tient le milieu et l'arc roman tout entier.

Il est celui par qui les cieux sont à nouveau ouverts,
les relations rétablies avec le Père.

Par la brèche du Christ,
des prophètes viennent au monde,
la Parole est donnée.

Mais chacun d'entre nous est aussi placé au milieu du temps :
chacun est sur une crête entre le versant de l'ancien monde et celui du nouveau,
entre l'esclavage et la liberté,
entre le vieil homme et le nouveau.

Chaque chrétien est à la frontière, aux confins.

Il peut et doit reconnaître avec ses frères
qu'il est bénéficiaire d'une élection, d'un choix.

Ce choix est un don

comme a été le don de la Loi pour Israël ;
mais il est en même temps une charge et une lourde responsabilité.

Car si l'élu a été choisi,

c'est pour proposer à la liberté des autres hommes, ce qu'il a reçu,
pour s'exposer au refus ou à l'accueil,
jusqu'à ce que tous se reconnaissent enfants du même Père.

Pour les chrétiens,

l'histoire n'est pas jouée de toute éternité par une providence indiscernable.

La preuve, c'est que nous appelons la Parole : « Evangile », Bonne Nouvelle.

C'est dire que dans l'histoire, il se produit du jamais vu,

du jamais ressenti, du jamais encore vécu,

La réserve de l'amour de Dieu est grande.

Et c'est bien parce que nous ne sommes pas blasés par l'histoire,

parce que nous savons que nous ne savons pas
ce que sera l'étape suivante des merveilles de Dieu,
que nous gémissons, comme dit Paul.

« La création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement.
Elle n'est pas la seule :
nous aussi, qui possédons les prémices de l'Esprit,
nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption »... (Rm 8,22,23).
L'unique souffrance que nous devrions connaître,
ce n'est pas l'angoisse de notre futur,
mais l'impatience de l'achèvement de l'œuvre divine.
Nous ne souffrons pas du remords du passé,
du désespoir du présent
ou de l'inquiétude du futur.
Grâce au Christ,
nous gémissions avec toutes les réalités créées
parce que nous attendons avec espérance l'avènement de Dieu parmi nous.
Ce Dieu nous étonnera, nous surprendra,
cela est certain.

Lorsque nous avons partagé le pain et le vin
et que chacun a reçu sa part,
il ne doit y avoir aucun reste.
Ainsi vivons-nous une communion inouïe à sa présence :
le Christ est tout en tous
et nous tous sommes en Christ.
Au même instant,
ce présent de la communion est bousculé dans la tentation du bonheur satisfait.
En effet, la table vide nous rappelle aussitôt l'absence de ce Jésus Christ
dont nous venons de commémorer la mort et la résurrection.
Impossible d'abolir le passé qui nous permet de vivre,
ni d'oublier qu'il nous a quittés et nous précède quelque part en histoire.
Le passé fait irruption pour nous déranger,
mais aussi l'avenir.
Nous venons d'attester que le Christ est tout en tous :
mais qu'en est-il de l'humanité dont nous ne sommes qu'un petit canton ?
Si le Christ est absent et que sa place est vide,
combien d'hommes ne sont-ils pas absents à notre table ?
Ce qui devrait être festin de l'humanité n'est tout au plus qu'un goûter de famille.
Ressentir cette absence liée à la première,
c'est regarder en face l'avenir d'une annonce, d'un témoignage, d'une mission.

L'amour de Dieu est impensable hors du temps.
Nous le vivons comme **un amour qui nous précède** :
personne ne peut savoir quand il a commencé,
son origine est immémoriale
(c'est peut-être un peu cela que veulent dire les récits de création).
C'est **un amour qui tient, qui dure** :
la fidélité est soulignée par les récits d'alliance.
Enfin, c'est **un amour qui inaugure un avenir,**
qui nous ouvre un futur,
il est impossible de faire un monument à Dieu
comme on le fait pour un héros mort,
et il faut lutter contre l'oubli,
tandis que la vie de Dieu n'est pas éteinte et son amour n'est pas mort.
Jamais on ne pourra restreindre le temps de Dieu
à son passé ou à son futur lointain,
au songe d'un grand matin ou à celui d'un grand soir.
Car nous sommes convoqués par Dieu au présent
pour nous prononcer comme témoin,
pour nous compromettre sans reste.
Quand on parle de rapport à l'histoire dans la confession de l'amour de Dieu,
il ne s'agit pas non plus de se rappeler les hauts faits de Dieu,
ses prouesses, sa geste,
pour se remonter le moral,
s'enorgueillir d'être les élus de son cœur,
se persuader que rien n'est perdu et qu'il nous ménagera une issue favorable.
On ne peut identifier le destin de Dieu à l'histoire passée.
Ce serait ignorer la nouveauté surprenante de Dieu.
Dieu n'est pas un remède au présent désolant ;
il est une promesse.

La "dissuasion nucléaire" est-elle nécessaire ?

B. Boudouresques

Dans tous les pays du monde, surtout au Tiers Monde, la course aux armements s'accélère, des armes de destruction massive, qu'elles soient atomiques, biologiques ou chimiques, se perfectionnent. L'opinion publique a peur d'une nouvelle guerre mondiale. Les noms de Pershing 2, S.S. 20, sont devenus familiers à tous les Européens.

Faisant écho, aux nombreuses manifestations publiques de refus de l'engrenage de la course aux armements, ainsi qu'aux prises de position de mouvements et associations diverses, des évêques, des conférences épiscopales ont tenté de donner le point de vue de l'Eglise. Les principales lettres pastorales des évêcats américains ou européens ont pour titre : « Le défi de la Paix » (Amérique) ; « La justice contruit la Paix » (Allemagne) ; « Désarmement et Paix » (Ecosse) ; « Gagner la Paix » (France).

Dans ce court article, nous ne retiendrons pas les considérants, religieux et politiques qui ont pu motiver les évêcats à prendre telle ou telle position. Certains mettent plus l'accent sur le respect de la liberté, d'autres sur le respect de la vie. Certains ont un caractère prophétique, d'autres éthique. L'analyse géopolitique est aussi différente : certains accordent au totalitarisme régnant en Union soviétique, une place privilégiée dans les risques de guerre.

Tous prennent pour base de réflexion, la constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps « Gaudium et spes » où notamment on peut lire : « Aussi longtemps que le risque de guerre subsistera, qu'il n'y aura pas d'autorité internationale compétente, on ne saurait dénier aux gouvernements, une fois épuisées toutes les possibilités de règlement pacifique, le droit de légitime défense » (1).

Cette assertion est reprise partout. Ainsi dans la perspective de Gaudium et Spes, l'Evêcat américain emploie plutôt le terme : « défendre la paix » : *« Le chrétien n'a d'autre choix que de défendre la paix, bien comprise contre l'agression. C'est là un devoir inaliénable. C'est la manière de défendre la paix qui autorise des options morales »* (2).

D'une manière unanime tous condamnent l'usage des armes de destruction massive, comme le soulignait Vatican II : « La destruction des villes en-

tières est un crime contre Dieu et contre l'humanité » (3). Ainsi les armes nucléaires sont spécialement visées.

La lettre pastorale de l'épiscopat d'Amérique du Nord proscrit la guerre nucléaire : « *Nous n'entrevoions aucune situation ou le déclenchement d'une guerre nucléaire, quelque restreinte qu'elle soit, puisse normalement se justifier. On doit répondre par un autre moyen que le nucléaire aux attaques non nucléaires d'un autre Etat. Il existe donc une grave obligation morale de mettre au point aussi rapidement que possible, des stratégies défensives non nucléaires* » (2).

Dans le texte récent de la conférence épiscopale française, on trouve ce même « interdit ». « Aucune cause ne saurait justifier le déclenchement d'une telle conflagration, puisqu'il y va de la survie de l'humanité » (4). Les évêques allemands affirment catégoriquement que « la guerre d'extermination n'est pas une issue : elle n'est jamais permise » (5).

Mais, si on ne trouve aucune dissonance, dans tous les jugements condamnant une guerre nucléaire, les nuances apparaissent sur le rôle de la dissuasion nucléaire.

La dissuasion

En France, il y a une vingtaine d'années, au moment de la première expérience atomique française, on parlait de « force de frappe ». Ce terme pouvant signifier un aspect offensif, a été remplacé par « force de dissuasion ». Cette force n'est pas d'abord destinée, à être utilisée dans une attaque de l'ennemi, sa mission est d'amener l'ennemi à renoncer à un projet. La dissuasion est une menace. Dissuader un adversaire de vous attaquer, c'est lui faire savoir que l'enjeu que vous représentez, pourra lui apporter des bénéfices incertains, et en tout cas bien inférieurs, aux pertes que vous lui ferez subir. Comme ces pertes sont la destruction de villes, l'ennemi devrait réfléchir. Mais pour qu'elle soit une menace efficace et crédible, l'adversaire doit être assuré que le responsable de l'Etat, n'hésitera pas, le cas échéant à déclencher l'holocauste.

Si intellectuellement il est possible de distinguer menace et emploi, en pratique et notamment dans l'esprit des stratèges, la dissuasion ne peut être « parole en l'air ». Elle doit être efficace. Une personnalité politique affirmait en 1963 : « La force de frappe a pour mission de dissuader, et si la dissuasion ne joue pas, de frapper dans les plus brefs délais, avec les explosifs nucléaires les plus puissants, les objectifs ennemis dési-

gnés » (6). Plus récemment, un expert militaire, le général Vincent tenait le même langage : « Des armes dont nous affirmerions qu'elles ne seraient simplement là que pour faire peur et pour rester au magasin, seraient proprement inefficaces. Pour le Général Ailleret, une arme nucléaire était faite pour être employée : c'était la base même de la dissuasion. Cette peur et cette crainte à inspirer l'ennemi, on ne peut les provoquer que si l'on affirme sa décision de livrer bataille » (7).

Dans l'hypothèse où la menace a été inefficace où l'ennemi n'a pas peur, la stratégie de dissuasion aboutit nécessairement à la destruction de villes entières. Or celle-ci étant condamnée, que penser alors de la dissuasion ? C'était la question posée avec justesse par la Commission Française « Justice et Paix » : « Le problème de la dissuasion est là. Une nation a-t-elle le droit de menacer de faire quelque chose qu'elle n'a jamais le droit de faire ? A-t-elle le droit de posséder des armes qu'elle n'a jamais le droit d'utiliser ? » (8). La conclusion de cette Commission présidée par un évêque qui avait nettement pris position avant Lourdes, était, à mon point de vue, très pertinente : « Nous ne pouvons approuver la dissuasion anti-cités, même si certains affirment qu'il s'agit d'une doctrine de non-guerre » (8).

Tentons de passer en revue les réflexions de quelques épiscopats, même s'ils est souvent hasardeux de sortir quelques lignes de leurs contextes. Cet article prend en compte uniquement la dissuasion et ne relève pas d'autres aspects développés dans les différents textes (non-violence, le désarmement la tâche de tous...).

Les évêques des U.S.A. condamnent fermement la stratégie de dissuasion anti-cités : « Il n'est moralement pas acceptable de vouloir tuer des innocents dans le cadre d'une stratégie de dissuasion nucléaire » (2). Malgré cette affirmation claire, ils ne condamnent pas toute forme de dissuasion nucléaire. Ils reprennent à leur propre compte les limites données par Jean Paul II : « Dans les conditions actuelles, une dissuasion basée sur l'équilibre, non certes comme une fin en soi, mais comme une étape, sur la voie d'un désarmement progressif, peut encore être jugée comme moralement acceptable. Toutefois, pour assurer la paix, il est indispensable de ne pas se contenter d'un minimum toujours grevé d'un réel danger d'explosion » (9).

Ils reconnaissent donc la valeur de la dissuasion pour empêcher une guerre nucléaire et pour menacer de destruction les armées et les usines de guerre

soviétiques. Dans ce cas précis d'objectifs militaires, on parle de « dissuasion anti-forces ». Les armes nucléaires ne sont tolérées strictement que pour dissuader l'ennemi de se servir des siennes. Il convient de s'en tenir à « une dissuasion suffisante » et ne pas viser la supériorité.

Au cours de la préparation du texte final, qui s'est faite d'une manière beaucoup plus large que le texte français, de nombreux évêques américains auraient voulu une condamnation plus nette de la dissuasion. Parmi eux Mgr HUNTHAUSEN, évêque de Seattle rappelle avec force que « *Si nous voulons proclamer l'Evangile, il nous faut dire avec plus de clarté que la dissuasion nucléaire est une idolâtrie, et que loin d'écarter le mal, qu'est la guerre nucléaire, le fait de vivre selon la logique de la dissuasion, c'est en fait s'engager dans ce mal... La stratégie de la dissuasion part de l'idée que l'hostilité et la réparation constituent l'essence même des relations internationales. Je trouve cela profondément anti-chrétiens* » (10).

La R.F.A. n'a pas de force de dissuasion nucléaire indépendante. Ses propres armes sont intégrées dans l'OTAN. Elle ne peut donc seule, décider de son utilisation. Dans leurs réflexions sur la dissuasion, les évêques Allemands donnent des critères éthiques tels que : « Les moyens militaires déjà existants ou projetés ne doivent rendre la guerre ni plus réalisable, ni plus vraisemblable ». Mais ils ajoutent : « en formulant cette exigence, nous nous heurtons à des contradictions insurmontables » (5). Malgré ces difficultés, ils admettent néanmoins la stratégie de dissuasion, si elle empêche une guerre nucléaire : « Menacer d'une extermination massive qu'on n'a jamais le droit d'exécuter — il s'agit d'une perspective moralement insoutenable — est considéré comme particulièrement efficace dans le but de prévenir la guerre » (5).

En France, la politique de défense est basée sur la dissuasion nucléaire, celle « du faible au fort », « celle du pauvre » (4). Ce dernier qualificatif repris par les évêques français gêne ceux qui pensent que le pauvre est plutôt le non-violent et que l'arme atomique est le privilège des riches. L'Assemblée de Lourdes a répondu négativement à la question : « l'immoralité de l'usage rend-elle immorale la menace ? Ce n'est pas évident ». La menace provient, selon la déclaration, d'une idéologie, « une idéologie de domination »... « Une pression constante s'exerce sur les démocraties occidentales pour les neutraliser et les faire entrer si possible dans la sphère d'influence de l'idéologie marxiste léniniste » (4).

Face à cette préoccupation, l'épiscopat pose la question centrale : « Dans le contexte géopolitique présent, un pays menacé dans sa vie, dans sa liberté, ou son identité a-t-il moralement le droit de parer à cette menace radicale par une contre menace efficace, même nucléaire ? ». La réponse à la menace de l'idéologie marxiste léniniste est ainsi exprimée : « *Dans la situation de violence et de péché qui est celle du monde, les politiciens et les militaires ont un devoir de justice, de désamorcer les chantages auxquelles la nation pourrait être soumise... Affronté à un choix entre deux maux quasiment imparables, la capitulation ou la contre-menace, on choisit le moindre mal sans en faire un bien ?* » (4).

Les évêques ayant durci les termes du choix, acceptent cette « contre-menace » en disant dans une note que l'on est en « occasion de péché grave, mais occasion nécessaire... comme dit la morale classique ». Quelle casuistique ? Où est le souffle de l'Esprit. Ce souci de tracer les axes d'une éthique n'est certes pas à négliger. Aucune société n'existe sans des bases morales. Les relations internationales ne peuvent non plus s'en dispenser. Mais cette perspective risque de s'enfermer dans une codification moralisante :

« *Il est clair que le recours à la dissuasion nucléaire suppose pour être moralement acceptable :*

- *qu'il s'agisse seulement de défense*
- *que l'on évite le surarmement*
- *que toutes les précautions soient prises pour éviter une erreur ou l'intervention d'un dément, d'un terroriste... »* (4).

On ose espérer que celui qui a la responsabilité d'appuyer sur le bouton aura eu le temps et la liberté de se poser et de répondre à toutes ces questions. Il nous semble que dans ce texte nous sommes loin des paroles évangéliques de Guy Riobé : « *Devant la perspective d'un nouveau développement des armes nucléaires, je me dois, dans ma conscience d'homme, de chrétien, et d'évêque, en plein accord avec de multiples déclarations de l'Eglise, de dire « non aux armes nucléaires », et cela indépendamment de toute considération d'ordre international. Aucun intérêt politique ou économique d'aucun peuple ne saurait justifier l'emploi de la bombe atomique. Prétendre que c'est une force de dissuasion, c'est supposer qu'on a l'intention de s'en servir si l'on est attaqué. On n'a pas le droit de nourrir pareil projet. La France serait si grande si elle affirmait à la face du monde : « J'ai le pouvoir de faire des expériences nucléaires et de posséder la bombe atomique, j'y renonce pour le bien de la Paix »* » (11).

La peur d'un conflit mondial que nous éprouvons en ce moment ne doit, en aucun cas, nous faire oublier la folie évangélique comme certains responsables d'Eglise nous le rappellent :

« Nous devons inviter nos fidèles et nos gouvernements, dit Mgr HUNTHAUSEN en 1981, à commencer par déposer dès maintenant nos armes nucléaires, sans tenir compte de ce que font les autres. Pour beaucoup c'est là quelque chose de stupide, mais pour nous et notre proclamation de l'évangile c'est la croix, la puissance du Christ, Sauveur du monde » (10).

— « Je voudrais, dit Mgr J. GAILLOT, évêque d'Evreux, que l'Eglise préfère parler avec cette sorte de folie évangélique, cette folie des béatitudes qui identifie les artisans de paix et les fils de Dieu » (12).

REFERENCES

- (1) G.S. 79.
- (2) « Le défi de la paix ». Lettre pastorale des évêques américains. Doc. Catho. N° 1856.
- (3) G.S. 80.
- (4) « Gagner la paix ». Assemblée plénière de Lourdes 1983. La Croix, 10 novembre 1983.
- (5) « La justice construit la Paix ». Lettre pastorale des évêques d'Allemagne fédérale. Doc. Cath. N° 1833.
- (6) « Mesmer ». Revue Déf. nationale, mai 1963.
- (7) Général Vincent. L'Observateur, 19 juillet 1976.
- (8) « Quelle défense pour la paix ? ». Eléments de réflexion sur la dissuasion nucléaire française. Justice et Paix C.J.P. 83/04/45.
- (9) Message de Jean-Paul II à la dernière Session extraordinaire de l'O.N.U. consacrée au désarmement. Doc. Cath. N° 1833.
- (10) « La dissuasion nucléaire », Mgr Hunthausen. Doc. Catho. N° 1844.
- (11) Guy Riobé, Doc. Catho. N° 1637.
- (12) « Gagner la paix », Un simple mot. J. Gaillot. La Croix, 19 nov. 1983.